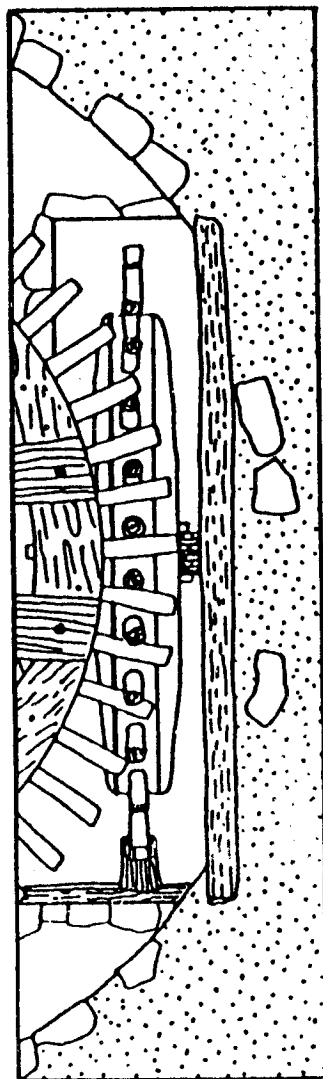


Bulletin d'Information

Sommaire



EDITORIAL	1
Le guide. Une affaire. Le stage	3
3e CONGRES. Besançon, 1987	6
L'Association Comtoise des Musées d'Agriculture	15
MONTMORILLON : Tempête historique au pays du mouton	17
PARMENTIER dans le métro et à Montdidier	27
A la Fédération Nationale des Foyers Ruraux	30
HAUDRICOURT par Dumont, Condominas, Hagège, Dibie et Arlaud	32
Labours et cultures en billons à Monflanquin	38
Le nom de la herse	43
A.-M. TOPALOV par M. GAST	53
Généalogie et vieux métiers de l'agriculture à l'INRA	59
COURRIER EXPO LABOURS	60

N° 8 JANVIER 1988



EDITORIAL DU PRESIDENT

Succéder à Jean CUISENIER, n'est pas chose aisée.

Premier Président de l'A.F.M.A., c'est lui qui depuis l'origine a porté le poids du devenir de notre Association naissante, a su la développer et a permis à celle-ci de s'affirmer au plan national, parmi les adhérents et dans les diverses administrations où sa diplomatie et ses connaissances des institutions nous ont ouvert bien des portes.

Déjà lors de notre précédent congrès Jean CUISENIER avait souhaité cesser ses fonctions, mais répondant à nos sollicitations, il avait accepté un nouveau mandat qui s'est achevé à Besançon. Il reste néanmoins membre du Conseil d'Administration et a accepté de s'occuper du secteur édition qui va être dans un avenir immédiat au centre de nos préoccupations, et à l'unanimité a été nommé Président d'Honneur.

Nul doute que votre nouveau Président trouvera auprès de lui les conseils et les encouragements qu'il ne manquera pas de solliciter.

Changer le président de l'A.F.M.A., n'implique pas nécessairement de changer la politique de l'A.F.M.A. Il n'y aura donc pas rupture mais continuité.

Pour autant, il est de mon devoir de vous proposer quelques orientations qui sans être révolutionnaires me paraissent néanmoins susceptibles de répondre à votre attente. L'adhésion à notre association, qui regroupe à la fois des musées contrôlés, des conservateurs, des chercheurs, des amateurs, impulse inmanquablement, des demandes nombreuses et diverses.

Partagé entre le souci de répondre aux spécialistes et de faire de l'A.F.M.A. une association-référence, et celui d'offrir à nombre de nos membres des services répondant à leurs préoccupations pratiques et quotidiennes, j'essaierai avec l'aide de tous de faire en sorte que l'A.F.M.A. soit au plus près, le reflet de vos interrogations.

L'année 1987-1988 nous verra ainsi mettre en chantier : L'Annuaire des musées d'Agriculture dont la première mouture vous avait été proposée à Besançon.

Une édition de qualité sera réalisée et fera de cet annuaire, un outil indispensable à tous ceux qui s'intéressent au monde rural, ou qui souhaitent partir à la découverte des richesses de notre patrimoine. Un précieux guide pour nos adhérents comme pour le public que nous espérons attirer toujours plus nombreux.

Nombre d'entre nous ont par ailleurs bien des questions sur la meilleure manière de gérer leur collection et de la mettre à disposition des visiteurs : statut juridique, fiscalité, personnel, subvention, produits financiers, etc...

Pour y répondre, nous avons organisé les 20 et 21 novembre, un stage ouvert à tous, mais avec un nombre limité de participants, intitulé : **CREER ET GERER UN MUSEE.**
A coup sûr, cette expérience devra être renouvelée.


Voilà me semble-t-il deux manières d'apporter une réponse à ce qui, depuis plusieurs années, me paraissait être l'une des motivations de ceux qui adhèrent à l'A.F.M.A.

D'autres voies seront encore à exploiter et vos suggestions seront les bienvenues pour faire que notre Association soit l'expression de vos attentes. Certes, toutes les voies ne pourront être explorées dans l'immédiat, mais comme par le passé, notre Conseil d'Administration s'efforcera à une synthèse la plus proche possible de vos demandes.

Hugues HAIRY
Président de l'AFMA



100 F. C'est la cotisation 1988.





LE GUIDE EN SOUSCRIPTION

● UN DOCUMENT INDISPENSABLE

Depuis sa création, le besoin d'un document permettant de nous connaître, en même temps que de mieux nous faire connaître du public, a été l'une des demandes les plus permanentes des membres de l'A.F.M.A. à chacune de nos rencontres, assemblées générales ou colloques.

La production d'un guide des musées et collections d'agriculture s'est ainsi rapidement affirmée comme devant être une priorité dans les activités de l'A.F.M.A.

● NOUS SOMMES PRETS

Déjà, à l'occasion des Rencontres Nationales des Musées d'Agriculture (Les Ruralies, octobre 1986), l'A.F.M.A., aidé par les Ministères de la Culture et de l'Agriculture avait pu présenter un premier état d'un inventaire des musées d'agriculture dont les participants aux Rencontres ont reçu un exemplaire. Depuis, le travail s'est poursuivi et s'est enrichi en vue d'une présentation au public d'un guide de qualité, recensant - sans pouvoir prétendre à l'exhaustivité - l'essentiel de ce que la France compte de musées et de collections liés aux pratiques agricoles.

Plus de 300 fiches ont ainsi été répertoriées et classées par région, et des introductions sont en cours de rédaction.

Les contacts nécessaires ont été pris avec un éditeur de dimension nationale : La Manufacture, disposant d'un réseau de distribution, national et international.

Nous avons en votre nom signé un contrat pour **PARUTION EN JUIN 1988**.

Vous n'ignorez pas que votre association ne dispose pas des fonds nécessaires à cette publication qui doit être l'**Affaire de tous** et devenir une **oeuvre collective**.

Nous lançons **Une souscription volontaire** qui seule nous permettra de faire face et de répondre à vos attentes et à celles du public.

Prix de vente : 100 F
Prix d'achat : de 1 à 4 volumes : 80 F
en de 5 à 9 volumes : 70 F
souscription de 10 volumes et + 60 F

Les souscriptions et les chèques (qui ne seront pas touchés avant fin janvier 1988) sont à faire parvenir à :

*Mme Sylviane COUSIN
 MUSEE DE LA MACHINE AGRICOLE
 LES RURALIES - 79230 PRAHECQ*

Vous devez dès aujourd'hui souscrire pour un ou plusieurs volumes à prix réduits, que vous pourrez revendre à vos visiteurs avec bénéfice.

Sans vous, cette publication ne pourra se faire alors que c'est vous qui l'avez souhaitée.

MERCI D'AVANCE DE VOS REPONSES POSITIVES.

● NOUS COMPTONS SUR VOUS

Hugues HAIRY

UNE AFFAIRE A NE PAS MANQUER
PAR DES GENS DE GOUT ET DE SAVOIR

L'AFMA a acquis le stock suivant de livres de la collection Architecture Rurale Française dirigée par Jean CUISENIER.

LYONNAIS-FOREZ-VALLEE DU RHONE	10
ALSACE	10
AQUITAINE	20
FRANCHE-COMTE	10
BOURBONNAIS-NIVERNAIS	20
BERRY	10
BRETAGNE	20
COMTE DE NICE	10
POITOU-PAYS CHARENTAIS	20
NORMANDIE	20

L'AFMA rétrocède ces livres au prix de 200 F TTC l'unité (frais de port compris).

Que les amateurs s'empressent d'écrire à:

Hugues HAIRY
Musée Départemental
BP 3
80135 SAINT RIQUIER

LE STAGE D'EVRY

Le premier stage de formation proposé par l'AFMA à ses adhérents s'est déroulé à Evry les 20 et 21 novembre dernier.

Autour de Monsieur HAJRY et de Madame COUSIN qui animaient ces journées, vingt six personnes se sont réunies dans les locaux du FIAP.

Parmi les structures représentées, on notait :

- * 10 musées en cours d'élaboration dont 3 privés ;
- * 3 lycées menant une action pédagogique autour du matériel agricole ;
- * 11 musées existants dont 6 sont contrôlés ;
- * 3 observateurs travaillant dans des domaines parallèles.

Différents intervenants avaient été sollicités qui se sont succédés à un rythme très soutenu. Chacun d'eux avaient été choisis pour ses compétences reconnues dans les domaines suivants :

Contrôle des musées par Mme JOANJS (DMF) ;

Vente du produit musée par M. OBEREJNER (musée de Cuzals) ;

Gestion des musées associatifs (droit des associations) par M. PELLETIER (AGEC) ;

Aide et politique du Ministère de l'Agriculture par M. DUFANT ;

Service de la DRAC par Mme THIEBAULT.

Avec un constant souci de la précision, ces différents orateurs se sont attachés à fournir le maximum de renseignements pratiques. Le programme fort chargé des journées a laissé place, en soirée, aux contacts plus informels dont la richesse confère à notre association son caractère convivial.

L'AFMA a donc répondu à l'un des vœux les plus pressants de ses adhérents. La mise en place de stages de formation était en effet un des objectifs fixé à l'AFMA tant aux rencontres de Niort que lors des différents congrès.

Le succès rencontré par ce premier stage (48 demandes pour 25 places) exprime à lui seul l'ampleur du besoin. Nous avons donc décidé de reconduire ce stage dans quelques mois.

Madame COUSIN se tient dès maintenant à la disposition des différents intéressés afin de déterminer le nombre des participants éventuels.

COMPOSITION DU BUREAU APRES LE CONGRES

Président	Hugues HAIRY
Vice Président	Jean-Paul CHABERT
Secrétaire	Michel COUTELLE
Secrétaire adjoint	Claude ROYER
Trésorier	Marc LEVY

Délégué par le CA à l'édition Jean CUISENIER, Président d'honneur.

RESOLUTION ADOPTEE AU CONGRES

L'Association Française des Musées d'Agriculture, réunie pour son Troisième Congrès national à Besançon du 22 au 24 avril 87,

Rappelle aux pouvoirs publics l'ampleur et la diversité du mouvement tendant à créer des musées d'agriculture et des musées de plein air en nombre de plus en plus grand et de plus en plus fréquentés.

Alerte ces mêmes pouvoirs publics sur les efforts positifs que ces créations entraînent pour les économies et les activités culturelles régionales ainsi que pour les collectivités locales directement ou indirectement impliquées.

Demande à ses adhérents de tirer toujours plus largement parti des différentes aides que la législation et la réglementation en vigueur mettent à leur disposition pour la création, le développement et le fonctionnement de leurs établissements.

Sollicite de la part des pouvoirs publics une concertation pour obtenir un plus large concours des administrations compétentes quant au conseil scientifique, à l'avis technique et au contrôle.

Mandate à cet effet son Président et son bureau pour accomplir toutes démarches utiles auprès de ces administrations et notamment auprès des services concernés du Ministère de la Culture, de l'Agriculture et de la Recherche.

Et mandate pareillement pour rechercher auprès des entreprises publiques et privées tous parrainages et concours financiers utiles.

3° Congrès de l'A.F.M.A.

BESANCON (22-24 avril 1987)

COMPTE-RENDU

Après Niort et Lille, c'est Besançon qui cette année recevait les membres de l'AFMA pour leur congrès annuel. Ce fut l'occasion d'inaugurer une nouvelle formule en remplaçant les classiques exposés se succédant en un même lieu par des discussions "sur le terrain", suscitées par la découverte des réalisations museographiques d'une région.

Organisé par l'association Folklore Comtois et le Centre Comtois de Recherche Ethnologique, le congrès reçut l'aide financière et/ou matérielle du Conseil régional de Franche-Comté, du Conseil général du Doubs et de celui de la Haute-Saône, de l'Association Comtoise des Arts et Traditions populaires, de la Ville de Besançon, de la Caisse régionale du Crédit agricole, de l'Office du Tourisme-Syndicat d'initiative de Besançon, du Centre régional de Documentation pédagogique, de la Conservation régionale de l'Inventaire des Monuments historiques, et de la section fédérée de Franche-Comté de l'Association générale des Conservateurs de musées. Que les responsables de ces organismes et associations veuillent bien trouver ici l'expression de nos plus vifs remerciements. Ce fut grâce à eux, et grâce aux bénévoles de Folklore Comtois qui ne ménagèrent ni leur temps ni leurs efforts, que le congrès put se dérouler dans de bonnes conditions et connaître un certain succès.

Ce succès s'est d'abord manifesté par le nombre de participants. Malgré l'envoi tardif des invitations, 110 personnes participèrent au congrès (90 furent effectivement présentes pendant toute la durée du congrès). Il faut compter en outre 22 personnes qui, empêchées, envoyèrent leurs excuses et manifestèrent leur intention d'être tenues au courant des résultats des travaux. Parmi les 110 inscrits, 49 étaient des Franc-Comtois; les autres venaient de 26 départements, de Belgique (2), d'Italie (2), de Suisse (3); parmi les 22 excusés, on pouvait compter 10 Franc-Comtois, 3 Italiens et 5 Suisses.

Le congrès s'ouvre, le mercredi 22 avril au matin, salle Battant à Besançon, sous la présidence de Jean CUISENIER, président de l'AFMA, qui, dans une brève allocution, fait un rapide historique de l'A.F.M.A. et évoque les actions menées, avant de formuler le voeu de voir se créer, à l'issue du congrès, une section franc-comtoise de l'AFMA.

Pierre BOURGIN, conservateur du Musée populaire comtois et du Musée de Plein Air de Nancray, prend ensuite la parole pour retracer l'histoire de Folklore Comtois, depuis les prémisses (les premières enquêtes ethnographiques menées par l'abbé GARNERET en 1936) jusqu'à la mise en place actuelle du musée de plein air de Nancray.

Claude ROYER lui succède, en rendant également hommage à Jean GARNERET et à son équipe. Il insiste sur le fait que le musée populaire comtois (avec son musée agraire) et le musée de plein air de Nancray constituent les seuls musées ethnographiques et agricoles à vocation régionale. Mais depuis plus ou moins longtemps, d'autres musées ethnographiques ou agricoles ont été mis en place en Franche-Comté; leur zone d'influence (de collectage) ne dépasse que rarement le cadre du canton, et le plus souvent ne déborde pas les limites d'une commune.

Mais ils présentent, pour la plupart, des collections non négligeables, parfois même très riches, et d'autant plus intéressantes qu'elles correspondent à une identité territoriale et culturelle qu'elles expriment ou qu'elles renforcent. Le musée départemental de Champplitte (et son annexe de Château-Lambert), fondé par Albert DEMARD et élaboré patiemment au fil des années avec l'aide de son épouse et de son fils, représente l'un des plus riches de ces musées.

En 1978, une charte culturelle Etat/Région joue un rôle moteur dans le mouvement de reconnaissance et de mise en valeur du patrimoine ethnologique franc-comtois, en facilitant la création de l'Association Comtoise des Arts et Traditions populaires (ACATP); un programme très important de recherches pluridisciplinaires est alors mis en oeuvre, aboutissant à de nombreuses publications et permettant d'asseoir sur des bases scientifiques rigoureuses toute une série de travaux d'aménagement muséographique. C'est ainsi qu'est créée la "Chaîne des musées de l'économie et du travail en Franche-Comté". Il ne s'agit pas de musées à proprement parler, mais de "lieux" représentatifs d'activités techniques et économiques spécifiquement comtoises, et évocateurs de toute une vie sociale et culturelle. Font partie aujourd'hui de cette "chaîne des musées" : les salines de Salins-les Bains (Jura), la taillanderie de Nans-sous-Ste-Anne, la tuilerie de Malbrans, la fromagerie de Trepot (Doubs), les forges de Baignes, le chevalement du puits de mine Sainte-Marie à Ronchamp, et l'écomusée de la distillerie à Fougerolles (Haute-Saône).

A ces "lieux", où l'agriculture n'est pas oubliée, il faut ajouter des musées qui, sans faire partie de la "chaîne" évoquée, ont néanmoins bénéficié de l'aide de l'ACATP, comme la forge d'Etueffont (Terr. de Belfort) et le musée du vin de Lods (Doubs) où a pu être effectué l'inventaire des collections (à Lods, cet inventaire se prolonge actuellement par une recherche sur l'ancien vignoble de la haute vallée de la Loue menée par un étudiant en ethnologie). On peut encore ajouter à cette liste divers musées d'intérêt local, résultats d'initiatives privées, associatives ou municipales : musée de la vigne et du vin d'Arbois (Jura), musée rural de Foucherans, "ferme-atelier" de Grand'Combe-Chateleu, maison de la pêche à Ornans (Doubs), musée agricole de Jonvelle (Haute-Saône).

Ce qu'il est intéressant de noter concernant cet ensemble de musées franc-comtois, c'est moins leur nombre que le profil général de cet ensemble et la qualité du support ou du suivi scientifique de la plupart d'entre eux; on relève toutefois que même si chacun de ces musées n'ignore pas l'existence des autres, il n'existe pas de projet commun à l'échelle régionale, ni même de coordination qui permettrait d'améliorer le fonctionnement de chacun. Il semble pourtant aujourd'hui que les conditions, à la fois objectives et subjectives, existent pour qu'une telle coordination se mette en place; celle-ci pourrait se concrétiser avec la création d'une section franc-comtoise de l'AFMA. C'est avec ce souhait que Claude ROYER termine son exposé, en invitant tous les Comtois présents à créer prochainement une section régionale de l'AFMA pour mettre encore mieux en valeur le patrimoine agricole et rural de la région.

La matinée se termine par la projection d'un film, "chevauchées comtoises", réalisé par Raymond BOUTHER, cinéaste au Centre régional de Documentation pédagogique. Beau, sans être esthétisant, et rigoureux, bien que sans prétention scientifique, ce film, qui évoque quelques

utilisations actuelles du cheval comtois dans l'agriculture, provoque l'admiration et l'intérêt des congressistes; certains d'entre eux prolongent d'ailleurs longuement la discussion avec le réalisateur.

Après le repas, pris en commun à Nancray, les congressistes consacrent l'après-midi à une visite du musée de plein air. Après avoir écouté l'abbé GARNERET présenter l'ensemble du projet et évoquer les différentes opérations d'élaboration de ce musée, les congressistes se dispersent dans les quatre maisons d'ores et déjà reconstruites. La visite est minutieuse, les questions et les commentaires nombreux, suscitant parfois des discussions passionnées.

Tous les participants se retrouvent en fin d'après-midi au musée agraire de la Citadelle (annexe du musée populaire comtois) pour découvrir la nouvelle présentation de la section "charrues et labours", conçue et réalisée par Noël BARBE, chargé de mission au musée populaire comtois, avec l'aide de Bernard GUILLAUME. Fruit de six mois de travail, cette nouvelle présentation s'accompagne d'une publication, sous forme de fiches, signée par Noël BARBE et intitulée "catalogue raisonné d'instruments de labour attelés". Les congressistes qui ne la connaissent pas encore peuvent également regarder l'exposition itinérante de l'AFMA, "Labours d'ici et d'ailleurs", présentée temporairement dans les locaux du musée agraire. Et cette manifestation, qui permet de donner un aperçu de la richesse des collections du musée agraire, se termine par un vin d'honneur offert par la Ville de Besançon.

Le jeudi 23 avril les congressistes partent en Haute-Saône pour découvrir deux réalisations extrêmement intéressantes : la ferme-musée de Château-Lambert et l'écomusée de la distillerie à Fougerolles.

A Château-Lambert, ils sont accueillis par Jean-Christophe DEMARD, conservateur, qui présente l'histoire de cette petite ferme de paysan-mineur conservée *in situ* pour devenir musée en 1977, avant de s'adjoindre au fil des années d'autres bâtiments évocateurs de la vie des Vosges saônoises (habitats forestiers reconstruits, comme la loge des sabotiers, la hutte du charbonnier et la baraque du bûcheron; ou bâtiments déplacés comme la scierie de Ferdrupt, le *chalot* de St-Bresson, et le moulin des Evaudois).

A Fougerolles, c'est Guy J. MICHEL, président de la Société d'Agriculture, Lettres, Sciences et Arts de la Haute-Saône, qui accueille les congressistes à l'écomusée du Petit-Fays, entouré de Marcel SAIRE, conservateur, et de conseillers municipaux, distillateurs et bouilleurs de cru fougerollais. Il évoque l'histoire des bâtiments de la distillerie SIMON, fermée en 1978 puis achetée en 1980 par la SALSA pour devenir un témoin actif des activités traditionnelles de cette région aux marges de la Franche-Comté et de la Lorraine. Deux collections, patiemment rassemblées et conservées par Gilles CUGNIER et Marcel SAIRE, auxquelles s'est ajouté un important matériel de distillation, sont exposées dans les différents bâtiments de l'écomusée (maison de maître, maison des manouvriers, *chélot*, distilleries) qui inclut également un verger conservatoire de variétés locales de cerisiers.

Le vendredi 24 avril au matin, les congressistes à nouveau réunis dans la salle Battant à Besançon, participent à l'assemblée générale de l'AFMA. Son président, Jean CUISENIER, évoque dans son rapport moral les dernières réalisations de l'association (dont le nombre d'adhérents n'a cessé de croître) : élaboration de deux expositions ("labours d'ici et d'ailleurs" et "labours en coopération"), journée consacrée à la restauration des collections aratoires, mise au point d'un répertoire national des musées d'agriculture (dont une version provisoire est distribuée dans la salle aux fins de vérification avant l'édition définitive prévue pour le printemps 1983), réédition de l'ouvrage, devenu classique, de André G. Haudricourt et Mariel Jean-Brunnes Delamarre "l'homme et la charrue à travers le monde".

Une interruption de séance permet au Conseil d'administration de renouveler le bureau : Jean CUISENIER quitte la présidence, désormais assurée par Hugues HAIRY, et devient Président d'honneur tout en restant au bureau, chargé des problèmes d'édition; Jean-Paul CHABERT et Michel COUTELLE demeurent respectivement Vice-Président et Secrétaire; Marc LEVY devient trésorier, et Claude ROYER entre au bureau comme Secrétaire-Adjoint.

L'assemblée générale accepte la proposition du bureau de tenir congrès seulement tous les deux ans, et d'organiser le prochain congrès en France du Sud afin de découvrir de nouvelles formes d'agriculture.

L'assemblée générale terminée, Jean CUISENIER, dans un long exposé, fait part de ses réflexions après la visite des musées de Nancray, Château-Lambert et Fougerolles, en les resituant dans la problématique générale des musées de plein air. Il voit dans ces trois musées trois types de réponse au même défi, et souligne le caractère remarquable de ces réalisations, d'autant plus remarquable que ces opérations ont été menées en peu de temps et dans des conditions difficiles d'urgence "que nous connaissons bien". C'est surtout le musée de Nancray qui suscite une réflexion enrichie par ailleurs par une solide connaissance des musées de plein air en Europe. Toute une série de questions sont alors proposées à la réflexion des congressistes :

. Jusqu'où aller dans le respect des matériaux d'origine tout en tenant compte du problème incontournable de la responsabilité juridique de l'architecte ? Jusqu'où aller dans le réemploi des bois d'origine et dans l'emploi de bois nouveaux ?

. Quelle part donner à l'agriculture dans les musées de plein air ou les écomusées ? Faut-il mimer l'agriculture ancienne ? remettre en place des variétés botaniques ? et comment ? La partie "exploitation" des bâtiments déplacés et reconstruits doit-elle rester inerte ou être le lieu d'activités agricoles ? Les étables doivent-elles rester vides ou abriter des animaux, et lesquels ? Quels jardins concevoir ? de démonstration ou réels ?

. Quelle part donner à l'animation ? L'évocation de la présence humaine peut être assurée par des documents, des costumes. Faut-il aller jusqu'à mettre en place des habitants démonstrateurs ? Où doit-on s'arrêter dans ce domaine pour que le musée de plein air ne devienne pas une sorte de Disneyland ? Faut-il meubler les maisons avec des meubles d'origine ? Quand ceux-ci sont introuvables, selon quels critères scientifiques en choisir d'autres ?

L'espace du musée, quelle que soit son importance, constitue une abstraction. Comment organiser cet espace ? Faut-il garder dans l'espace du musée la même implantation que dans l'espace géographique réel ? Comment situer les maisons des différents "pays" les unes par rapport aux autres dans l'espace muséographique ? L'orientation de la maison dans la réalité (avec parfois sa signification culturelle et symbolique) doit-elle être conservée et reproduite dans l'espace du musée, malgré les contraintes imposées par ce nouvel espace ? Quel itinéraire veut-on faire suivre aux visiteurs : chronologique ? géographique ? technique ? symbolique ?

Jean CUISENIER conclut ces quelques réflexions en soulignant que la complexité des problèmes ne doit pas mener à l'abandon des musées de plein air mais qu'il faut au contraire encourager le mouvement qui suscite leur création, et en insistant sur la nécessité de resserrer les liens entre l'élaboration muséographique et la recherche scientifique (en sciences sociales comme en architecturologie), seul moyen d'appréhender et de résoudre au mieux les problèmes posés.

Le congrès se termine, l'après-midi, par une table ronde sur le thème "musées d'agriculture et développement local". Interviennent successivement :

. André LAURENT, qui présente la ferme-musée "Les Maugettes" à Saint-Etienne-du-Bois (Ain), centre d'animation auquel participent toutes les associations locales,

. Eric GIGNEY, qui retrace l'expérience menée à Chapelle-des-Bois (Doubs) par l'association "L'Accueil montagnard" : restauration d'une ferme à tué dont une partie est réservée à l'animation culturelle, avec, en projet, une promotion des produits locaux et régionaux,

. André PACHER, représentant la Fédération nationale des Foyers ruraux, qui souligne le rôle des musées d'agriculture comme témoins d'une civilisation paysanne méconnue, souvent méprisée, mais dont la connaissance peut permettre à l'homme d'aujourd'hui de trouver les clés d'un développement futur plus harmonieux,

. Bato GAPEA, président de l'association "Construisons le centre hospitalier de Cagnoa" en Côte-d'Ivoire, qui fait part de son désir de voir se développer en Côte-d'Ivoire une muséographie de l'agriculture qui aiderait à résoudre certains problèmes de développement en favorisant la connaissance des techniques agraires et des cultures vivrières traditionnelles,

. Charles BAUDOUIN, représentant l'Association des Jumelages et Relations internationales de la ville de Besançon, qui présente un montage audio-visuel réalisé en collaboration avec l'AROEVEN intitulé "les greniers de Douroula (Burkina Fasso)".

Et c'est par une discussion générale et animée sur les problèmes agricoles des pays en voie de développement que se termine ce congrès auquel n'auront manqué ni les participants (nombreux), ni le temps ensoleillé, ni la découverte d'expériences muséographiques très stimulantes pour la réflexion, ni la convivialité et les discussions multiples et variées.

Il faut cependant noter que si l'idée d'organiser le congrès sous la forme très vivante de la découverte d'une région s'est révélée

intéressante, la table-ronde, située en fin de congrès, n'a pu, pour cette raison même, se dérouler avec toute la rigueur souhaitable. C'est une leçon dont pourront tirer profit les organisateurs du prochain congrès !

Pour conclure, enfin, on ne peut que constater la vitalité de l'A.F.M.A.. En témoignent le nombre accru d'adhérents, le niveau très satisfaisant de la participation à ce congrès, le renouvellement (dans la continuité) du bureau. Il n'est pas question ici de se complaire dans une autosatisfaction qui ne pourrait être que démobilisatrice, mais de puiser dans les résultats acquis la volonté de poursuivre l'œuvre entreprise.

C'est cette volonté qui anime les organisateurs de ce troisième congrès. A cet égard, on peut d'ores et déjà signaler que s'est tenue, le 3 juillet dernier, une réunion préparatoire à l'assemblée constitutive d'une section franc-comtoise de l'A.F.M.A.. S'y sont retrouvés les responsables de sept musées et le représentant d'une école d'agriculture (la Chambre d'agriculture de la Haute-Saône s'était excusée, en marquant son intérêt). Une large discussion a permis d'évoquer les divers problèmes posés aux musées, d'affirmer le désir de les résoudre en commun, et de se mettre d'accord sur un programme de recherche. L'assemblée constitutive se tiendra le 2 octobre prochain. Les premiers sillons sont encore à tracer, mais la charrue est prête !

Claude ROYER

E C O M U S E E D E F O U G E R O L L E S

1829 -1830 - Desle Joseph AUBRY , cultivateur au Grand-Fahys , vient d'hériter de son père . Il est l'un des plus riches propriétaires de Fougerolles . Il décide d'investir une partie de ses revenus agricoles dans la fabrication industrielle du kirsch . Il fait construire au Petit-Fahys , sur un terrain qui appartient à sa femme , une maison cossue qui témoigne de sa réussite sociale , un bâtiment pour loger ses manouvriers domestiques, une chambre à grains pour conserver une part de sa production et une distillerie pour y fabriquer industriellement du kirsch .

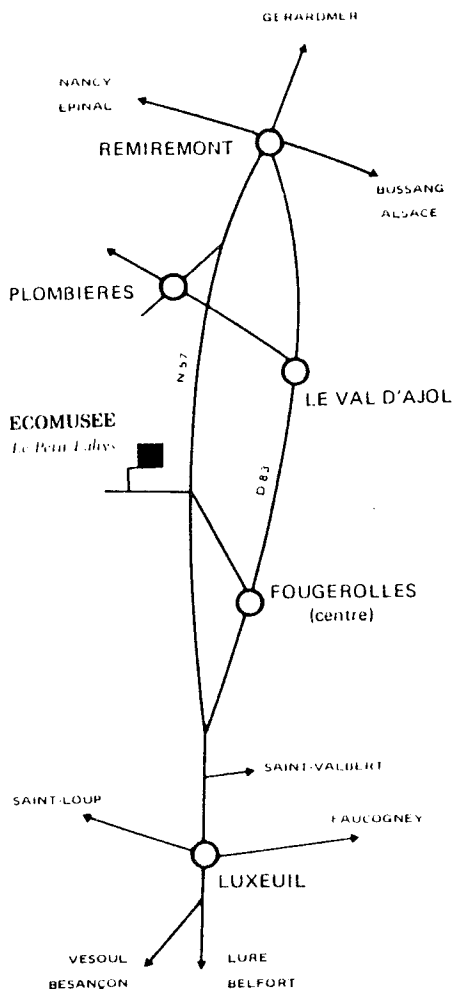
Par la suite , son fils cède l'entreprise qui devient la distillerie Ougier , puis, au début du 20 ° siècle, la distillerie Simon . En 1978 , elle est rachetée par les établissements Saguin .

1980 : La distillerie Simon est vendue par la Société Saguin à la Commune de Fougerolles et à la Société d'Agriculture , Lettres, Sciences et Arts de la Haute-Saône (SALSA) pour y transférer les collections d'ethnologie locale rassemblées par MM Gilles Cugnier et Marcel SAIRE, depuis quelques années présentées dans le cadre de la Ferme musée à Beaumont , devenu trop exigü .

L'acquisition de la distillerie conduit les responsables de la SALSA, à qui la Commune de Fougerolles a confié la charge d'aménager le nouveau musée, à une reconsidération radicale . La vocation originelle et l'importance des bâtiments ne concordent pas avec la conception de la " ferme musée " mais imposent une autre perspective muséographique qui puisse tirer un parti maximum de ce qu'ils représentent . L'idée d'un écomusée prend corps , avec le soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles. Ecomusée, c'est à dire présentation la plus vivante et la plus évocatrice possible d'un milieu , en l'occurrence le terroir fougerollais , où s'est développé -entre autres caractères typiques - la distillation des eaux de vie de fruits ; c'est à dire également centre de recherche au service du patrimoine culturel local et du développement économique ; c'est à dire aussi lieu d'animation , mis à la disposition des associations locales et d'intervenants extérieurs .

1981 : La restauration des bâtiments est engagée , l'Ecomusée , maillon de la Chaîne des Musées de l'Economie et du Travail de Franche-Comté (sous l'égide de l'Association Comtoise des Arts et Traditions Populaires) reçoit l'aide de la Direction des Musées de France et de la Région , puis du Département de la Haute-Saône . Il peut , grâce au Fonds Régional d'Aide aux Musées (FRAM) compléter ses collections par l'acquisition de matériel de distillation industrielle . Divers organismes , notamment les Chambres consulaires , la Fondation des Pays de France (Crédit Agricole) s'intéressent à lui .

1986 : La phase d'aménagement touche à sa fin . L'Ecomusée est déjà considéré comme l'un des plus originaux de France . Il participe à des colloques scientifiques nationaux . Il est sollicité par des institutions étrangères . La deuxième phase de son essor est nettement amorcée : développement de la recherche notamment ethnologique - et ouverture pédagogique (scolaires, tourisme culturel) .



L'ECOMUSEE DE LA DISTILLERIE ET DU PAYS FOUGEROLLAIS est situé dans le hameau du Petit-Fahys, à Fougères (Haute-Saône).

Il est composé de plusieurs éléments fonctionnels dont on a respecté la finalité et dans lesquels on s'est efforcé de faire revivre le milieu fougérois traditionnel et d'évoquer plus particulièrement les activités qui tournent autour de la distillation du kirsch.

Le verger est un conservatoire de variétés locales de cerisiers.

La maison de maître, reflète l'ambition de son premier propriétaire, Desle Joseph Aubry, cultivateur aisé qui entendait investir dans l'industrie naissante du kirsch : sa demeure est tout ensemble habitation, centre d'exploitation agricole, lieu d'affinage et d'expédition des eaux de vie.

La maison des manouvriers rappelle les conditions de vie des humbles paysans.

La chambre à grains et le « chélot » conservent les témoignages des activités agricoles.

La maison de l'artisanat, autour du premier atelier de distillation (1831), permet de prendre contact non seulement avec une distillerie artisanale et les métiers annexes de tonnelier et de vannier, mais aussi avec l'ensemble des activités liées à l'agriculture et à la vie quotidienne (travail du bois, du fer, des textiles, etc. . .) ou qui assurent un appoint, comme la broderie.

Les distilleries abritent un matériel exceptionnel qui retrace l'évolution des techniques de fabrication industrielle du kirsch.

L'Ecomusée de Fougères est ouvert du 15 mai au 30 septembre, tous les jours (sauf le mardi) de 14 à 16 heures.

Pour tous renseignements, s'adresser à :
M. Marcel SAIRE - 70220 FOUGEROLLES-le-CHATEAU - Tél. (84) 49.12.53.

CREATION D'UNE SECTION REGIONALE DE L'AFMA : L'ASSOCIATION COMTOISE DES MUSEES D'AGRICULTURE

Le 16 octobre dernier s'est tenue à **BESANCON** l'assemblée générale constitutive de l'Association Comtoise des Musées d'Agriculture. Pierre Bourgin, Conservateur du Musée populaire comtois à Besançon et du Musée de Plein air de Nancray, et Claude Royer, Ethnologue au CNRS et Secrétaire-adjoint de l'AFMA, avaient invité environ 120 personnes. Une vingtaine se sont excusées, et 26 étaient présentes parmi lesquelles :

- 10 conservateurs ou responsables de musées,
- Le représentant d'un député du Doubs,
- 2 représentants de la Chambre d'agriculture du Doubs,
- 3 agriculteurs (dont un représentant le conseil général de la Haute-Saône),
- 1 professeur d'une école d'agriculture,
- Le Président de l'Association comtoise des Arts et Traditions populaires,
- L'ethnologue régional, représentant la Direction régionale des Affaires culturelles,
- 1 représentant de la Direction régionale de l'Environnement,
- L'architecte du Musée de Plein air de Nancray,
- 4 étudiants-chercheurs en ethnologie et en histoire.

Après une rapide présentation, par Claude Royer, des buts et des activités de l'AFMA et de l'AIMA, Pierre Bourgin mettait en discussion le projet de statuts. Après débat - en particulier sur l'intitulé de l'association - les statuts étaient adoptés et un conseil d'administration de 11 membres était élu. Ceux-ci désignaient ensuite les membres du bureau :

- * Président : **Pierre BOURGIN**
- * Vice-Président : **Claude ROYER**
- * Secrétaire : **Noël BARBE**, chargé de mission au Musée populaire Comtois à Besançon
- * Secrétaire-adjoint : **Jean-Marie CORBIN**, responsable du Musée agricole du Territoire de Belfort à Botans
- * Trésorier (provisoire) : **Christian BOUVARD**, responsable du Musée rural de Foucherans (Doubs)
- * Trésorier-adjoint : **Vincent LETOUBLON**, Directeur de la Maison de la Réserve de Labergement-Sainte-Marie (Doubs)

Le siège social de l'association est au Musée populaire comtois, La Citadelle, 25000 Besançon.

Une prochaine réunion du conseil d'administration doit permettre, entre autres, d'entamer les discussions sur un programme d'action pour 1988 et de commencer l'élaboration du premier numéro d'un bulletin de liaison.

CATALOGUE OFFICIEL DU PREMIER SALON DE LA MUSÉOLOGIE

13-14-15-16 NOVEMBRE 1987

SOUS LE HAUT PATRONAGE DU MINISTÈRE DE LA CULTURE

Animation - Associations
Assurances - Audiovisuel
Climatisation - Juridiction - Eclairage
Edition - Informatique - Petit matériel
Publicité - Programmation Muséographique
Réserves Muséographiques - Restauration
Signalétique - Matériel d'exposition
Transports - Vitrines - Décor
Diorama - Trompe l'œil - Muséoboutique

Tables rondes - Stages - Débats

SALON DE LA
MUSEOLOGIE

13 AU 16 NOVEMBRE 1987 - 30 QUAI D'AUSTERITZ 75013 PARIS

Passion

SALON DE LA MUSÉOLOGIE
25 rue Falguière
75015 PARIS

Montmorillon



TEMPETE HISTORIQUE AU PAYS DU MOUTON

Sur ces terres à moutons qui craignent tant les excès, d'eau et de chaleur, l'année ne s'annonçait pas trop mal. Malgré la crise, le 1er Salon International du Mouton et de la Chèvre - SIMOC - s'était tenu avec succès en juin : toute la filière en fut, du berger au tondeur et au cuisinier ; les professionnels en furent, bien sûr, mais, aussi, les amateurs familiaux et associatifs de méchoui et de brochettes pour qui le mouton c'est la fête, c'est le pays.

La France profonde du mouton qu'une affiche revendique, allait goûter un été tranquille. Eh bien non ! Elle s'y refusa avec véhémence, avec excès, faisant fi des symboles et des slogans commodes. Tout l'été, la presse régionale rendit compte des sentiments troublés du Maire et des séances agitées au conseil municipal de Montmorillon. Les articles d'explication se succédèrent. Le courrier des lecteurs gonfla. On réagissait, on se dépensait sans compter autour de l'exposition "L'agriculture en Montmorillon de 1880 à 1914" présentée en un lieu qui invitait pourtant à une méditation sereine, celui de la chapelle St Laurent, par la Société Archéologique et Historique du Montmorillonais.

Nous avons tenu à publier aussi complètement que possible le dossier de cette affaire.

- Parce qu'elle est exemplaire de la difficulté à écrire l'Histoire, à montrer des histoires (1). (La question se renouvelle en ces temps de décentralisation, de déconcentration, de régionalisation,...).
- Parce que l'Histoire c'est aussi notre histoire et que, là, nous connaissons et nous apprécions - pour avoir travaillé avec elle à la constitution d'archives documentaires et audiovisuelles sur le 1er SIMOC - Madame Monique GESAN qui, entre tant d'autres choses, a animé l'équipe responsable de cette exposition.

Jean-Paul CHABERT

(1) Freddy Raphaël et Geneviève Herberich-Marx nous invitent à examiner comment les expériences muséographiques hésitent entre les fonctions d'esquive, de miroir et de critique. Voir leur contribution Le musée, provocation de la mémoire in Ethnologie Française T 17, vol. 1, janv.-mars 1987, pp. 87-94.

Leçon d'histoire paysanne

L'exposition du musée municipal démonte, de façon très instructive, les mécanismes qui ont permis aux métayers du XIX^e siècle d'échapper à leur servitude.

« Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé qu'une pomme de reinette fêtrée et, des manches de sa camisole rouge, dépassaient deux longues mains à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avalent si bien encroûtées, écaillées, durcies qu'elles semblaient sales quoi qu'elles fussent rincées d'eau claire et, à force d'avoir servi, elles restaient entrouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. » Ce programme emprunté à « Madame Bovary » de Flaubert trouve tout à fait sa place dans la remarquable exposition sur « L'agriculture en Montmorillonais de 1880 à 1914 » ouverte jusqu'au 27 septembre au musée municipal de la « Maison-Dieu ». Cette « petite vieille » qui recevait l'occurrence une médaille de fidèle domestique porte en effet sur ses épaules toute la misère qui accablait les paysans de la région au siècle dernier. Si l'on ne connaissait la rigueur de Monique Gesan, conservateur du musée qui a réalisé l'exposition avec la société d'archéologie du Montmorillonais et le club photo de Saulgé, on la soupçonnerait d'avoir grossi le trait.

Se peut-il qu'il y ait tout juste un siècle, les familles misérables ne disposaient d'autre couche que la terre battue qui leur donnait la suette militaire (fièvre mortelle).

Peut-on admettre que, décimés par cette maladie mais aussi par le croup (diphthérie), la tuberculose et le paludisme entretenu sur les terres marécageuses, 35 % de la population succombait avant 31 ans.

Imagine-t-on la servitude des métayers étroitement dépendants du bon vouloir de leurs maîtres auxquels ils ne voulaient pas déplaire en affichant des idées nouvelles et dont ils attendaient un geste secourable en cas de malheur ?

« C'est vrai, confirme Monique Gesan, la région accusait un retard important par la conjonction de la pauvreté de la nature et l'organisation sociale très conservatrice et liée elle-même aux conditions naturelles. Les gros propriétaires n'étaient pas forcément riches... »

Les brandes défrichées

La crise agricole de la fin du XIX^e siècle consécutive aux difficultés d'adaptation aux conditions nouvelles de l'économie permit, si l'on peut dire, de guérir le mal par le mal. La profession secoua sa léthargie en s'organisant au sein d'associations telle que la société d'agriculture et de viticulture de l'arrondissement de Montmorillon fondée en 1896, en suivant l'enseignement dispensé sur la ferme-école de Monts-en-Couhé (transférée plus tard à Montlouis près de Saint-Julien-l'Ars) et en améliorant les techniques d'élevage et de culture.

Parallèlement aux progrès de la mécanisation, la sélection des races devient un souci constant des éleveurs ; ils participent à des concours et sur les brandes défrichées (notamment par des spéculateurs), on voit se développer la race ovine charmoise, réputée pour sa viande, au détriment de races plus anciennes. Cet élevage sera pour plus d'un demi-siècle à l'origine d'une certaine prospérité qui a contribué à l'image de marque de la région.

Il faut retenir, dans le même temps, un désenclavement du Montmorillonais grâce, en particulier, au chemin de fer qui promène dans les campagnes ses locomotives à vapeur et l'obligation de scolarité découlant des lois Jules Ferry.

On se doute que dans cette région fortement influencée par le clergé catholique qui forme ses cadres au petit séminaire — dans les murs mêmes de l'exposition — l'implantation de l'école publique et laïque ne sera pas vue d'un bon œil et les paysans eux-mêmes boudèrent cet enseignement jugé inadapté aux besoins des jeunes ruraux. L'école de Jules Ferry n'est-elle pas par surcroît une pépinière de syndicalistes et de socialistes ?

Des signes d'éveil

Le bilan, à la veille de la Grande Guerre apparaît très nuancé : alors que l'agriculture revêt lentement des caractères modernes, on est frappé par l'immobilisme de la situation des paysans. En 1914, rien n'a changé dans le statut du métayage — il faudra attendre encore trente ans ! — et l'on relève toujours le même conservatisme social entretenu par l'alliance des notables et de l'église. « Cependant, observe Monique Gesan, des signes d'éveil se manifestent. Il faut y voir l'influence de l'Instruction et de l'ouverture sur l'extérieur. » Une note d'optimisme que les éleveurs de monton d'aujourd'hui confrontés aux difficultés que l'on connaît peuvent sans doute reprendre à leur compte. Mais en ne perdant pas de vue la leçon de l'histoire.



CONSEIL MUNICIPAL

Les « fosseyeurs » de l'histoire :

Grodesnier s'est élevée contre la tenue, ou la présentation, en la Chapelle St-Laurent, d'une exposition présentée par la société archéologique et historique du Montmorillonais l'association pour la création d'un écomusée en Montmorillonais le photo-club de Saulgé sur l'agriculture en Montmorillonais de 1,880 à 1,914.

Pour elle « déformation de l'histoire, du vécu » que vont penser les générations de 12 à 14 ans en lisant, en visitant Celé ? Soutenue dans son intervention par M. Michel Page qui va plus loin en traitant cette exposition comme étant inspirée du Marxisme-Léninisme et demandant au conseil de prendre des dispositions.

AM Grodesnier : les visiteurs ont compris cette exposition est boudée par le public !

NDLR : comme sur les bancs de l'école nous avons assisté alors par M. Jean Bertrand maire à une étude et critique de texte de Flaubert « Mme Bovary », qu'il ne nous appartient pas de juger.

Centre Presse
25/26 juillet 1987

NDLR — M. Bertrand, maire, non inscrit fut administrateur des colonies à Wallis et Futuna.

— M. Garnier, adjoint à la culture, RPR, est agrégé d'histoire.

Les « sillons profonds » de l'agriculture en Montmorillonais

Au nom de l'union de la gauche M. Francis Bonnet aborde le problème des critiques présentées au conseil sur l'exposition : l'agriculture en Montmorillonais de 1880 à 1914 et la prise de position véhémente de plusieurs conseillers.

M. Bonnet poursuivant : à cette exposition vous étiez représenté par M. Garnier qui avait dit tout le bien qu'il pensait de cette étude, de ce travail. Les choses ont bien changé et cette exposition a été attaquée de toute part sans que par la presse nous ayons le point de vue de la municipalité.

M. Bertrand : précise que M. Garnier représentait la municipalité, que son intervention n'a pas été téléguidée.

M. Garnier : lorsque j'ai délégué pour représenter la municipalité, je dis ce que je pense, ce que je vois.

M. Charpentier : devait à son tour préciser : cette affaire n'a pas donné dans le département et au delà une image très avenante de notre municipalité. Ces critiques du dernier conseil municipal relèvent d'un passé lointain où se font dans d'autres contrées où la liberté et la démocratie sont mises en veilleuse.

Un parfum de censure officielle flottait ici quand vous avez parlé de « revoir la convention ville-société archéologique, les critiques à l'encontre du travail préparé par la société archéologique touchent aussi directement cette société active et dynamique. Instruits de la méthode que votre municipalité a utilisée pour « mettre à genou » la MJC nous serons très vigilants quand aux rapports entre la mairie et la société archéologique.

Sur un plan qui vous concerne plus personnellement M. le maire, comment vous, un homme si courtois, avez vous pu vous laisser aller à tenir des propos officiels, offensants à l'encontre du conservateur du musée municipal ?

Cependant, et c'est un point très positif pour la ville cette « affaire » a fait beaucoup de publicité à la dite exposition, attirant à Montmorillon de nombreux visiteurs.

Centre Presse
21 septembre 1987

« Madame Bovary » en question

A propos d'une exposition sur l'histoire de l'agriculture au XIX^e siècle, le maire de Montmorillon fustige les « Homais » enjuponnés.

TRAHISON de l'histoire, solidarité d'arrière-garde avec la classe des seigneurs ou refus, par fierté, d'assumer un passé misérable ? L'exposition sur « L'agriculture de 1880 à 1914 » ouverte au musée de Montmorillon a provoqué mercredi soir, au conseil municipal de cette commune, une charge vigoureuse et passionnée de la déléguée au comité départemental du R.P.R., Anne-Marie Grosdenier. Elle a été relayée notamment par le maire Jean Bertrand, ancien administrateur des colonies qui, jugeant excessif que l'on puisse assimiler la condition des paysans du siècle dernier au célèbres portrait de la vieille femme de Flaubert dans « Madame Bovary » a qualifié — sans la nommer — Monique Gesan, conservateur du musée municipal de « Monsieur Homais enjuponné » !

Il faut dire que l'exposition incriminée ne manque pas de réalisme. On y découvre des familles couchant sur la terre battue et mourant de la suette miliaire, du croup et du paludisme qui se développait dans les marécages à telle enseigne que 35 % des habitants ne dépassaient pas 31 ans.

L'exposition ne dissimule pas davantage la servitude des métayers « étroitement dépendants du bon vouloir de leurs maîtres » dont ils attendaient secours et assistance en cas de malheur.

C'est vrai, confirme Monique Gesan qui a réalisé ce travail de recherches au sein de la société locale d'histoire et d'archéologie, la région accusait un retard important par la conjonction de la pauvreté de la nature et l'organisation sociale très conservatrice et liée elle-même aux conditions naturelles. Les gros propriétaires n'étaient pas forcément riches... »

L'exposition fait aussi apparaître le choc du progrès technique qui marqua la fin du XIX^e siècle, grâce en particulier à l'enseignement, et du conservatisme social entretenu par l'alliance des notables et de l'Eglise. De sorte que le bilan, à la veille de la Grande Guerre, est en demi-teinte : « Alors que l'agriculture revêt lentement des caractères modernes, écrit le conservateur dans la plaquette qui accompagne cette présentation, on est frappé par l'immobilisme de la situation des paysans. »

Ni couettes
Ni plumes ?

« Quoi, les paysans, ici, couchaient sur la terre battue et mouraient avant 31 ans ? s'insurge Anne-Marie Grosdenier. N'y avait-il donc ni couettes, ni plumes ? Je me suis demandé de quelle région on parlait... » La conseillère municipale de Montmorillon ne peut admettre davantage les accusations portées contre les prétendus exploités, contre les notables qui se seraient engraisés de manière honteuse. « Il a pu y avoir des cas d'espèce, mais ne généralisons pas... » « Dire par ailleurs que les métayers n'étaient pas intrués est faux, ajoute-t-elle les propriétaires faisaient en sorte qu'ils le soient et à défaut de Sécurité sociale, ils assuraient le logement, la nourriture et les secours jusqu'à la mort. » Accablant la charge contre les « faussaires de l'histoire » qui s'en prennent aussi à l'Eglise, Mlle Grosdenier appelle tous les anciens élèves du petit séminaire à monter au créneau. « Si on veut pratiquer la lutte des classes, prévient-elle. Ce ne sera pas sous le couvert de la municipalité ! »

Il reste au maire à s'engager dans la brèche. Dans un premier temps, il se trompe de cible en critiquant l'article de la « N.R. » du mardi 21 juillet qui a servi de détonateur — et dont Anne Grosdenier reconnaît pour sa part l'honnêteté — et rectifie vite le tir en considérant l'affaire au fond. Pour lui, le progrès se fait lentement, au cours des âges, et l'on ne saurait donc l'attribuer, dans la période considérée, à la seule action de la République et de l'école Jules-Ferry. « Accuser par ailleurs l'Eglise d'être une force réactionnaire, estime-t-il, est excessif car elle a également joué un rôle libérateur. » Jean Bertrand en vient ensuite à « Madame Bovary » en se demandant si la servitude intellectuelle n'a pas remplacé aujourd'hui la servitude matérielle. Et d'évoquer à son tour une scène où le pharmacien Homais lance : « Quel fanatisme ! » devant la petite vieille qui, récompensée de sa fidélité domestique, veut confier ses 25 F à M. le Curé pour qu'il dise des messes.

« Les Homais, aujourd'hui, sont parfois enjuponnés », conclut, sûr de son effet, le maire de Montmorillon.

Michel LÉVÊQUE

Courrier des lecteurs

Les paysans étaient-ils aisés ou misérables ?

Les réactions suscitées par l'exposition sur l'histoire de l'agriculture en Montmorillonais se manifestent même parmi nos lecteurs.

C'est ainsi que M. Michel Coutelle, secrétaire de l'association française des musées d'agriculture (regroupant 200 musées en France) nous a adressé à ce sujet la lettre suivante :

« La controverse à propos de la très intéressante exposition de l'écomusée du Montmorillonais dans les éditions récentes de "La Nouvelle République" n'est pas nouvelle quant au fond. Les responsables de l'écomusée du Creusot et de celui de la Basse-Seine ont eu à subir les foudres des élus locaux, intervenant sur le contenu des expositions. Evoquer la situation ouvrière à la fin du XIX^e siècle, à partir d'archives officielles, de rapports préfectoraux, d'enquêtes contemporaines, a troublé, en d'autres temps, des édiles plus soucieux de polémiques politiques que de l'authenticité scientifique des sources historiques... »

« Contemporain de cette époque de la fin du siècle, Zola s'était fait injurier pour ses descriptions réalistes, très

dures dans "La Terre", comme dans "Germinal". Pourtant, quatre-vingt ans après, "Le Cheval d'orgueil", qui connut un succès de librairie considérable, n'a pas présenté les campagnes bretonnes sous un jour très rose et a bien décrit la misère paysanne.

« On peut s'interroger sur de telles réactions. Elles procèdent, outre de la méconnaissance élémentaire de l'histoire rurale, de la volonté d'une nostalgia d'un âge d'or révolu du monde agricole, âge d'or tout à fait mythique.

« La vision ludique et convulsive des fêtes de battage à l'ancienne contribue parfois à faire oublier la dure réalité du travail des champs, des conditions de vie, d'habitat, d'habitudes alimentaires, des contraintes sociales du siècle dernier.

« L'erreur serait de vouloir porter un jugement de valeur morale sur cette époque. Contentons-nous d'apprendre, grâce aux documents, aux textes, aux outils, ce que fut la vie à cette époque et de mesurer le progrès accompli. Le reste n'est que basse politique... »

« Sa coiffe bien amidonnée... »

Son de cloche totalement différent de la part de Mlle Madeleine Renaud, membre de la société archéologique de Montmorillon et historienne locale :

« Couchait-elle sur la terre battue la vieille "mère Jeanette", la métayère de "Roufflamme", commune de Saulgé ?

« Était-elle si pauvre et si misérable, avec sa coiffe bien amidonnée, tricotant, alors que le peintre Berjonneau en fit une de ses plus belles toiles — tableau qui, justement, se trouve, dans une des salles du musée de La Tour, à Montmorillon, dont Mme Gésan est le conservateur ?

« Coïncidence. Pourquoi a-t-il fallu que l'article sur la servante de Mme Bovary passe justement quelques jours après l'annonce du décès d'un serviteur exemplaire à Poitiers. Mlle Marie Morin servit pendant soixante-quatorze ans la même famille, qui à son tour la soigna jusqu'à son dernier

soupir... à 101 ans. Ces deux chiffres pourtant sortent de l'ordinaire.

« Le cas n'est pas unique et dans le Montmorillonais plusieurs familles de domestiques ou de métayers sont restées plusieurs générations près des mêmes "maîtres".

« Les archives, les statistiques et les articles de journaux ne relatent pas toujours ces faits.

« Comment M. Léon Pineau, devenu recteur de l'université de Poitiers, aurait-il pu écrire : "L'enfance heureuse d'un petit paysan" s'il avait eu connaissance de misères sensibles ? Lui dont la mère était illettrée et le père tulleur, à la sortie de Lussac sur la rive droite de la Vienne, atteignit le plus haut poste de l'université, alors qu'il fréquenta longtemps l'école privée de Lussac.

« Peut-on mettre en doute la probité intellectuelle, la probité tout court et le patriotisme de ce "Petit Paysan" du Montmorillonais qui eut une enfance heureuse. »



L'expo sur l'agriculture

« Il en faudrait une autre pour 1914-1945 » estime un visiteur.

« J'en ai du monde ! En trois jours, j'ai vendu je ne sais combien de plaquettes... » Au musée municipal de Montmorillon, on ne s'attendait pas à pareil succès pour l'exposition sur « L'agriculture de 1880 à 1914 » et le débat engagé ces derniers jours dans la « N.R. » accentue naturellement le phénomène. On a même vu revenir des visiteurs qui tenaient à approfondir le contenu afin de mieux se forger un jugement dans la controverse lancée depuis la salle du conseil municipal.

Deuxième conséquence à retenir également : les appréciations nombreuses portées sur le livre d'or. « Instructif », « très intéressant », « passionnant », c'est l'escalade des qualificatifs. Mais les visiteurs cherchent aussi manifestement à soutenir les organisateurs en soulignant l'authenticité des documents rassemblés et donc la réalité historique qui s'en dégage : « Des traits tout à fait vraisemblables qui montrent les progrès réalisés en un siècle » écrit l'un d'eux. « L'objectivité me paraît certaine et confirmée par de nombreux témoignages » renchérit l'autre. « Très émouvante rétrospective sur le dur labeur des spaysans d'autrefois » ajoutent des amis d'Adriers. « Merci pour l'aperçu des difficultés de l'école qui nous éclaire encore sur les problèmes d'aujourd'hui » note un instituteur d'Avignon...

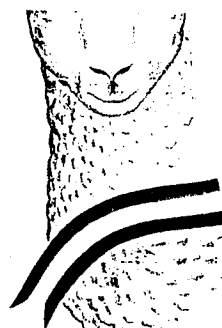
Avec une pointe d'humour, un autre visiteur ironise : « Mes grands-parents, métayers en Montmorillonais, nés avant 1870, n'auraient pas trouvé trop noir — sauf vout' respect nout' maître — le tableau qui se dégage. »

Et devant tant de compliments, un anonyme tire la conclusion qui semble s'imposer : « Bravo, il faudrait une autre expo pour la période 1914-1945 ! »

L'exposition l'agriculture en Montmorillonais de 1880 à 1914 est ouverte tous les jours au musée de la Maison-Dieu jusqu'au 27 septembre.

La Nouvelle République

01/02 août 1987



L'agriculture en Montmorillonnais...

L'AGRICULTURE en Montmorillonnais, de 1880 à 1914, n'a jamais suscité autant de passion que depuis que l'exposition qui lui est consacrée a fait l'objet d'appréciations critiques lors de la dernière séance du conseil municipal de Montmorillon (N.R. du 24 juillet).

S'estimant mis en cause au travers des propos tenus par une conseillère municipale et le maire de Montmorillon, le bureau de la Société archéologique et historique, présidée par M. Durand, docteur en histoire, nous prie d'insérer :

« L'exposition incriminée est ouverte au public depuis le 20 juin à la chapelle Saint-Laurent, où elle a reçu de nombreux visiteurs ; elle est accompagnée d'une plaquette qui relate l'histoire de l'agriculture régionale de 1880 à 1914, en replaçant les événements dans leur contexte économique et social. Cette recherche collective a été conduite à partir de textes conservés aux archives départementales : rapports des sous-préfets, des conseils d'arrondissements, des commissions sanitaires, des sociétés d'agriculture et ouvrages plus généraux relatifs à l'histoire rurale : "La Vienne de la pré-histoire à nos

La Société archéologique et historique répond aux détracteurs de l'exposition.

jours" et "Histoire de la France rurale" de Duby.

« Le lecteur pourra trouver dans cette brochure une bibliographie abondante et précise lui permettant de découvrir la documentation utilisée et de constater — en cas de doute — que le respect des sources est scrupuleusement observé. Toutes les informations concordent pour permettre d'affirmer la grande misère de nombreux paysans montmorillonnais jusqu'à la fin du défrichement des brandes, qui se situe entre 1880 et 1904 selon les régions.

« Certes, il est vrai que leur situation s'améliore progressivement entre 1880 et 1914, mais les retards accumulés étaient si profonds que les faits et les mentalités en resteront marqués pour longtemps.

« L'insuffisance des récoltes liée à la pauvreté du sol, les mauvaises conditions de vie, le travail dès l'enfance, les maladies, la mortalité infantile, la dépendance à l'égard des propriétaires, ont été des réalités subies par des générations de

paysans montmorillonnais et d'ailleurs, au cours de la période étudiée. Elles sont attestées de façon irréfutable par de multiples documents écrits et par les témoignages des visiteurs. Il suffit de lire leurs observations pour savoir que les auteurs de ce travail ne se sont pas trompés.

« Quant aux personnes qui critiquent cette exposition, quelles sont les sources qu'elles utilisent et d'où tiennent-elles leurs propos ? Il est étonnant de voir comment — sans aucune référence — on peut en arriver à certaines conclusions qui vont à l'encontre des travaux d'éminents spécialistes de l'histoire rurale du siècle dernier. Les grands historiens se seraient-ils trompés ? Soyons sérieux ! De qui se moque-t-on ? Qui sont dans ce cas les véritables "faussaires de l'histoire" ?

« Remarquons enfin que les détracteurs de cette exposition ne semblent pas avoir pris connaissance de la partie consacrée à la reprise (plaquette pp 17-29) — "L'agriculture en Montmorillonnais de

1880 à 1914" ne dissimule pas les contraintes subies dans le passé par de nombreux métayers et journaliers mais elle évoque aussi très longuement les recherches conduites par des propriétaires éclairés et dynamiques pour l'amélioration des produits de l'élevage, l'essor des foires et des concours agricoles, le développement de la mécanisation et les efforts de tous les paysans pour augmenter la production du sol.

« Même si le bilan est en demi-teinte — ce qui est le cas, selon G. Duby, pour l'ensemble de la France avant 1914 — l'exposition ne manque pas de rappeler que c'est à cette époque que l'agriculture locale a progressivement abandonné ses traits archaïques pour adopter ses caractères modernes, que cette évolution longue et difficile est à porter au crédit des agriculteurs, à leur travail et à leur ténacité devant les difficultés rencontrées, aux progrès de l'instruction et à l'ouverture de la région sur l'extérieur. Il n'est

pas inutile de rappeler que la situation telle qu'elle est exposée couvre une période qui s'étend de 1850 à 1914. Elle ne peut s'appliquer à l'époque de l'entre-deux guerres (1914-1940), dont le souvenir est resté vivace dans la mémoire populaire.

« Enfin, dans l'article de La Nouvelle République du 24 juillet, les attaques formulées à l'encontre de l'exposition s'accompagnent d'appréciations offensantes émanant du maire de Montmorillon à l'égard d'un responsable de la Société archéologique et historique, cheville ouvrière de cette exposition et des précédentes, qui consacre tout le temps dont elle dispose — bénévolement, et ce depuis dix ans — au développement des activités culturelles dont elle a la responsabilité. Le travail proposé ici est un travail collectif, celui d'un groupe de bénévoles soucieux de présenter objectivement l'histoire de sa région et qui assume totalement la responsabilité de cette exposition. Certes, le droit de critique est ouvert à tous, mais que l'on en arrive à l'attaque individuelle au sein du conseil municipal est un peu plus scandaleux, et l'on est alors en droit de se demander quelles sont les véritables raisons d'une telle attitude. »

La Nouvelle République

30 juillet 1987

La paysannerie en Montmorillonnais au siècle dernier (suite)

Toujours à propos de l'exposition de Montmorillon sur l'agriculture en Montmorillonnais au siècle dernier, nous recevons un nouveau courrier, signé cette fois de Mme Roberte Brunet, rue des Joncs à Poitiers :

« Mon point de vue se veut plus nuancé. (...) Ma famille maternelle est issue des environs de Montmorillon. Mes ancêtres faisaient partie de la paysannerie pauvre. J'ai fait des recherches généalogiques et je possède quelques documents. De plus, il y a le souvenir des « anciens ». J'avoue que je ne retrouve pas la grande misère qui ressort de ce qu'a publié La Nouvelle République.

« Pour ce qui est de la mortalité par exemple : les quatre grands-parents de mon grand-père, nés vers 1790, sont morts à 77, 56, 77 et 65 ans. Je trouve un aïeul mort en 1849 à l'âge de 84 ans, un autre en 1826 à 89, un autre encore en 1819 à 90 ans, etc. (Je sais que l'on peut m'opposer les statistiques).

« Des seize enfants que mes grands-parents ont eus entre 1875 et 1901, quatorze sont arrivés à l'âge adulte. Mes grands-parents avaient obtenu du propriétaire l'agrandissement de leur logement. Le curé disait à ma grand-mère qu'elle

avait du mérite avec ses nombreux enfants et qu'elle n'était pas obligée d'aller à l'église...

« Documents à l'appui, je peux dire qu'ils avaient des lits : en 1814, « Morisse » a prêté un lit à son père. En 1874, achat de deux lits (100 F), un buffet (15 F), dix draps (30 F), trois fûts, une pipe (15 F). Entre temps, en 1837, achat de trois buffets (90 F), cinq ânes (100 F), quatre couvertes et couvertures (100 F), trois coffres (20 F)...

« La maison comprenait une chambre et un grenier couvert de tuiles ; il y avait également une grange et une écurie, également couvertes de tuiles.

« L'exposition est très intéressante, mais elle fait ressortir ce qui était le plus dur, le plus noir. C'est très bien que cela soit dit, ne serait-ce que pour montrer les progrès accomplis en un siècle et ne pas désespérer des situations présentes. Mais j'aurais aimé y retrouver la vie de mes aïeux, car je suis fière d'eux ; ils étaient travailleurs et avaient le sens de la famille et de la solidarité. Et je crois qu'ils n'étaient pas les seuls. Cela fera peut-être l'objet d'une autre exposition. Car je pense que la rigueur et la froideur d'enquêtes administratives sur des faits ne suffisent pas pour rendre toute la vie d'une région. »

La Nouvelle République

10 août 1987



Le Montmorillonnais de 1880 à 1914 : « Huit personnes dans deux pièces »

L'exposition actuellement visible dans le chef-lieu du sud de la Vienne, intitulée « L'agriculture en Montmorillonnais de 1880 à 1914 », suscite les passions. En particulier celles des historiens locaux et de nos lecteurs.

Aujourd'hui, c'est Mme Isabelle Quella-Guyot, demeurant à St-Julien-L'Ars et professeur de lettres à Poitiers, qui réagit.

« Je viens juste de prendre connaissance de la polémique qui s'est développée nous écrit-elle...

Mlle Renaud me semble avoir fait une lecture bien rapide, et bien parcellaire, de l'Enfance heureuse d'un petit paysan de Léon Pineau, ex-recteur de l'académie de Poitiers. En effet, que peut-on lire, dès les premières lignes de ces mémoires ? « Sur la charrette, attelée d'un mulet et d'une juvénent pommelée, l'avoir de la amille était entassé : quelques ts, une table, une male, un bahut, des chaises, la plupart léjetées, des bancs, une cage poules et d'élémentaires ussinsiles de cuisine » (p. 9, édition S.F.I.L.).

Bel avoir en vérité ! Surtout our une famille qui compte enfants ! Beau déménagement qui montre bien la pauvreté de cette famille qui quitte La Barbade pour s'installer Lussac-les-Châteaux. Léon pineau nous décrit plus loin sa nouvelle maison.

« Elle se composait de 2 pièces. Une grande cave avec une cheminée. (...) Outre la grande table, à laquelle on s'asseyait sur des bancs, il y avait pourtant mobilier, la male (...), et 2 grands lits. (...) Entre

les 2 grands lits, il y avait le buffet avec son vaisselier, (...) la pendule, (...) quelques chaises.

(...) On communiquait de cette pièce dans la 'chambre' à côté, meublée également de 2 grands lits (...). Ces deux lits étaient séparés par l'armoire que 'ma petite sœur' avait apportée en dot. En face, contre le mur, un vieux bahut. » (P. 15 et 16).

Ainsi, 8 personnes dont 2 couples vivent dans 2 pièces, avec 4 lits, une male, un buffet, une armoire et un vieux bahut. Ce n'est pas la misère la plus noire, mais ce n'est pas le luxe non plus. Et nous sommes en 1865 ! Léon Pineau lui-même n'est pas dupe. Rappelons encore ces quelques lignes : « (...) Avec mon père, je suis une fois retourné voir notre ancien 'maître' qui nous reçut magnifiquement. Même, après un copieux déjeuner, il nous offrit le champagne.

Le jour de cette visite, on voulait me montrer la maison, disons le creux de maison, où je suis né. Mais, notre 'maîtresse', avec une délicatesse toute féminine, sut si bien s'arranger que nous n'en pûmes trouver le temps.

Sans doute s'imagina-t-elle que j'en aurais rougi. A moins que (c'est après tout possible) ce ne soit elle qui ait eu honte d'avoir si misérablement logé ses ouvriers. Ceux-ci se contentaient alors de si peu ! »

Ces quelques phrases suffiront à clore une polémique sur une exposition dont les qualités son indéniables », conclut Mme Quella-Guyot.

EXTRAITS DU LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION

1 août 1987

C'est tout à fait - de façon synthétique - la vie de mes grands parents, telle qu'ils ont pu me la raconter.

Un montmorillonnais expatrié

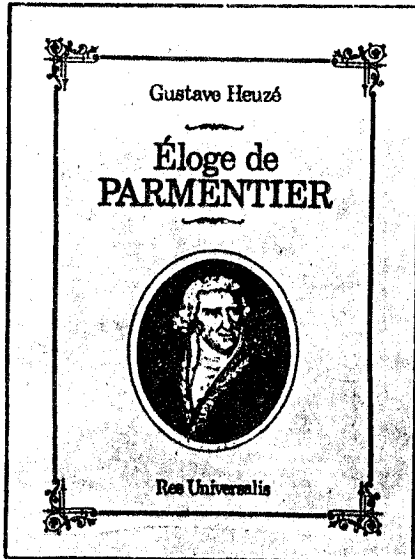
Mes grands-parents, métayers en Montmorillonnais nés avant 1870, n'auraient pas trouvé trop noir - sauf tout respect, tout Maître - le tableau qui se dégage de premiers panneaux de cette exposition - Evidemment, l'évolution, plus ou moins lente, a tout changé - Mais on suit tout cela avec intérêt au fil de la visite

J. P. P.

Cette exposition retrace bien la vie rurale des paysans d'autrefois et me rappelle des souvenirs racontés par mes grands parents.

J. P. P.

VIENT DE PARAITRE



Éloge de Parmentier

Longtemps en butte à la méchanceté et aux railleries des incrédules, Parmentier, fidèle à sa devise « Persévérer pour réussir », lutta quinze années durant pour imposer la consommation de la pomme de terre par l'homme. Né à Montdidier en 1737, il en découvrit les mérites vingt ans plus tard, lors de la guerre de Sept ans. Alors pharmacien dans l'armée de Hanovre, il fut capturé par les Prussiens qui lui donnèrent pour toute nourriture la plante aux multiples vertus.

De retour en France, il voulut faire profiter ses contemporains de son expérience et multiplia alors les mémoires et les traités sur le sujet. En 1785, il eut l'idée de planter des pommes de terre aux Portes de Paris, puis dans Paris quelque temps plus tard. Il connut alors un vif succès parmi la population qui venait voir ses champs fleuris. Mais les calomnies de ses détracteurs (Voltaire entre autres) ne cessèrent que lorsque Louis XVI le félicita devant toute la cour.

Chercheur infatigable, Parmentier fut, selon Gustave Heuzé, « l'une des abeilles de l'agriculture du XVIII^e siècle ». Il collabora à diverses revues et écrivit de nombreux ouvrages sur la châtaigne, le maïs, le blé, le lait... Membre de la Société Nationale d'Agriculture, il fut inquiété pendant la Terreur par les « Amis du peuple » et échappa de justesse à la prison. « Simple dans ses goûts, doué d'une parfaite libéralité, unissant une grande franchise à une grande finesse d'esprit », Parmentier n'eut jamais d'autre ambition que le bien général.

Si la pomme de terre a immortalisé le nom de Parmentier, on connaît assez peu son véritable rôle dans cette découverte capitale. Cet ouvrage, réédition de l'éloge de Gustave Heuzé extrait des « Mémoires publiés par la Société Nationale d'Agriculture de France » en 1886, nous permet de resituer l'homme et le chercheur dans son contexte historique et de suivre avec intérêt un combat étonnant.

Format 21 x 30 – 36 pages. 48 F.

Antoine-Augustin PARMENTIER 1737-1813

CELEBRATIONS EN 1987

Diverses manifestations ont marqué, tant à Paris qu'à Montdidier le 250ème anniversaire de la naissance de **PARMENTIER**.

A PARIS, ce fut le 24 septembre dernier, l'inauguration de la station de métro rénovée "PARMENTIER", en présence du Ministre français de l'Agriculture et du représentant du gouvernement péruvien.

Grâce aux autorités péruviennes, à la R.A.T.P., au Ministère de l'Agriculture, au Conseil Général de la Somme, entres autres, cette station est désormais abondamment pourvue en panneaux et vitrines dans lesquels une information de qualité retrace à la fois les conditions de culture de la pomme de terre au Pérou - un de ses foyers d'origine -, l'histoire du merveilleux tubercule, celle de son illustre propagateur en France et celle de sa terre d'origine - la Somme -.

A MONTDIDIER, ville où Parmentier est né le 12 août 1737, ce furent les 25 et 26 septembre deux journées exceptionnelles.

Le 25, en présence de M. F. Guillaume, ouverture officielle des manifestations commémoratives.

- *-Démonstration internationale d'arrachage de pomme de terre.
- *-Exposition de l'Institut Technique de la Pomme de terre.
- *-Rencontre avec les organisations professionnelles agricoles.
- *-Colloque "Parmentier et la pomme de terre", avec la participation du Général Meunier, pharmacien-chimiste en chef aux armées et le concours du Centre de Valorisation des Glucides et Produits Naturels en Picardie.

Parmi les interventions :

- La qualité de la production, une nécessité pour une consommation améliorée (Ch. Moizard, A.R.P.P.T.P.).
- La pomme de terre féculière et les biotechnologies (J.F. Rames, F.N.P.P.T.I.).
- Les produits de la transformation de la pomme de terre dans l'alimentation humaine (M. Theron, FLODOR).
- Recherche scientifique et amélioration végétale (D. Elliseche, I.N.R.A.).
- "PARMENTIER, bienfaiteur de l'humanité" (Général Meunier).

Le 26, ce fut l'inauguration de la Place PARMENTIER, et celle de l'exposition que l'ordre des pharmaciens lui avait consacrée, en réunissant souvenirs et témoignages de celui qui fut l'un des précurseurs de la chimie alimentaire pour ses travaux sur le maïs, le blé, le lait, etc... mais aussi un hygiéniste s'intéressant à la salubrité des eaux de la Seine, un savant bien de son siècle en somme, dont, pourtant, nous n'associons souvent le nom qu'à l'extension de la culture de la pomme de terre en France.

On ne peut que souhaiter qu'une telle manifestation soit pérennisée et qu'à l'avenir, et régulièrement, la Somme organise ou accueille d'autres rencontres du même type qui feront encore mieux connaître cette région agricole de toute première importance, certes riche de son passé, mais aussi et surtout largement engagée dans l'avenir par la qualité et le poids de son industrie agro-alimentaire.

PARMENTIER : UN SAVANT PHILANTROPE

NAISSANCE DE PARMENTIER A MONTDIDIER (Somme)

Le 12 août 1737 est baptisé en l'église du Saint-Sépulcre à Montdidier, Antoine-Augustin PARMENTIER, fils de Jean-Baptiste PARMENTIER, lingeur, et de Marie-Euphrosyne MILLON, demeurant rue de la Mercerie. Il est le deuxième enfant d'une famille qui en comportera cinq.

LE PHARMACIEN

Il va étudier la pharmacie d'abord chez un apothicaire à Montdidier, puis chez un parent à Paris, Maître SIMONET. En 1757, c'est le début de la Guerre de Sept ans, il part en qualité de pharmacien militaire à l'armée du Hanovre où il est fait prisonnier.

C'est alors qu'il mange les précieux tubercules qui feront plus tard sa renommée : les pommes de terre dont la culture outre-Rhin était développée et qui font l'ordinaire du soldat.

En 1766, il devient pharmacien de 1ère classe de la Maison des Invalides et le 18 juillet 1772, il obtient le brevet d'apothicaire major de l'institution. Après avoir servi en diverses armées avant la Révolution, il est assez renommé pour devenir dès 1792, membre du Conseil de Santé des Armées de terre. Il a 40 ans de service lorsque Bonaparte, devenu Premier Consul, le nomme premier pharmacien des armées, puis Inspecteur Général du Service de Santé des Armées (11 avril 1803), dont le siège se trouve à l'Hôtel de Villeroy, l'actuel Ministère de l'Agriculture.

Sa carrière civile n'en est pas moins brillante : il est reçu par agrégation Maître Apothicaire de Paris en 1774. Il est démonstrateur adjoint pour l'histoire naturelle au Collège de Pharmacie, prévôt du Collège de Pharmacie en l'an X, membre de l'Académie des Sciences et un des fondateurs de la Société de Pharmacie (1803).

LE PROPAGANDISTE DE LA POMME DE TERRE

Après la grande famine de 1769-1770, l'Académie de Besançon met au concours le sujet suivant : "Indiquez les végétaux qui pourraient suppléer en temps de disette à ceux que l'on emploie communément à la nourriture des hommes et quelle en devrait être la préparation".

Parmi les sept mémoires présentés (qui mentionnent tous la pomme de terre) c'est celui de PARMENTIER qui obtient le premier prix.

C'est le début d'une propagande active en faveur de cet aliment accusé par certains de provoquer la lèpre.

PARMENTIER passe ensuite de l'étude en laboratoire à la culture extensive, il ensemence la plaine des Sablons à Neuilly et bientôt les 54 arpents de terre aride se couvrent de fleurs. LOUIS XVI en arbore un bouquet à la boutonnière. PARMENTIER, fin propagandiste, fait garder les plantations de jour, mais la nuit, la surveillance se relâche ostensiblement pour laisser les voleurs s'approvisionner et ainsi faire la "réclame" du produit

Il invite plusieurs savants dont FRANKLIN et LAVOISIER à un repas composé de 20 plats différents de pommes de terre, liqueur comprise.

LE SAVANT HONNETE HOMME

Mais PARMENTIER s'est montré novateur dans bien d'autres domaines : il est considéré comme un des précurseurs de la chimie alimentaire pour ses travaux sur le maïs, le blé, les farines, le pain, le lait, le jus de raisin, etc...

Diététicien avant l'heure, il améliore la nourriture des troupes. Hygiéniste, il se préoccupe de la salubrité des eaux de la Seine et des fosses d'aisance.

En outre, il organise le fourgon d'ambulance qui suit chaque régiment et il rédige le premier code pharmaceutique.

PARMENTIER est bien un homme du Siècle des Lumières, à l'esprit encyclopédique. Dans sa jeunesse, il a herborisé avec J.J. ROUSSEAU sous la conduite de Bernard de JUSSIEU.

Il lègue par testament à son filleul, les oeuvres complètes de VOLTAIRE.

La légende de PARMENTIER s'est construite autour de son action en faveur de la pomme de terre mais lui-même ne s'est jamais considéré comme un homme d'avant-garde. Il est surtout soucieux de contribuer à l'amélioration du bien-être de ses concitoyens et au progrès de son époque.

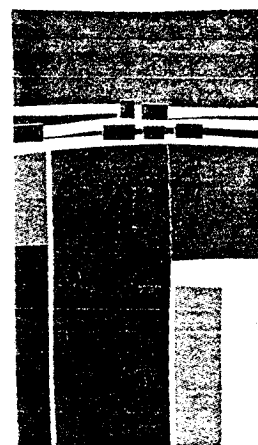
"Mes recherches n'ont eu d'autres buts, que les progrès de l'art et le bien général... La nourriture du peuple est ma sollicitude, mon voeu c'est d'en améliorer la qualité et d'en diminuer le prix... J'ai écrit pour être utile à tous".

Josette LE FOLL-PICOU
Danièle VANNIER-BRUILON
Ministère de l'Agriculture (1)

(1) Nous remercions les auteurs de nous avoir autorisé à reproduire intégralement ce texte publié à l'occasion des célébrations de la naissance de PARMENTIER.

Fédération Nationale des Foyers Ruraux

La Fédération Nationale des Foyers Ruraux est née, à la suite d'un débat parlementaire, le 28 décembre 1945 sous l'impulsion du Ministre de l'Agriculture de l'époque Tanguy Prigent, agriculteur, maire de St Jean du Doigt (Finistère) ; il était également Ministre du Ravitaillement car il s'agissait, à cette époque, de donner la priorité à l'accroissement de la production agricole. Le 3 Juillet 1946 la FNFR est créée. D'ores et déjà, on peut lire dans les statuts différents points qui permettent de lier : l'agricole et le rural, la production et l'ensemble de l'environnement socio-culturel.



FNFR
MOUVEMENT RURAL

Un document récent LES UNIVERSITES RURALES DES PAYS ET DES REGIONS (135 pages)

fait le point sur une action éducative originale. A ce jour, 16 Universités Rurales Régionales fonctionnent au sein de la FNFR, 2 Universités Rurales Nationales ont été organisées et une troisième est en préparation.

Joseph TRILLES, président de la FNFR, souligne, en octobre 1986, que les Universités Rurales doivent contribuer "à ce que les Pays, les petites régions soient fiers de leurs traditions, conscients de leurs potentialités économiques, sociales, culturelles, sûrs qu'ils ont porteurs d'un avenir en marche dans la création de nouveaux réseaux entre les habitants eux-mêmes, entre ruraux et citadins, entre fonctionnaires et autres catégories professionnelles, entre chercheurs et praticiens, entre agriculteurs et nouveaux résidents..."

Trois journées CONSERVATION ET MISE EN VALEUR DU PATRIMOINE RURAL PAR LE SECTEUR ASSOCIATIF (20-21-22 octobre 1987, Libourne, Gironde).

Ces trois journées, organisées par la Fédération Nationale des Foyers Ruraux, avec le concours de l'Inspection Générale des Musées de France et la Mission du Patrimoine Ethnologique, ont réuni une trentaine d'animateurs des Foyers Ruraux. Préoccupations économiques et pédagogie de l'animation ont familiarisé les participants avec les problèmes majeurs de toute entreprise de collecte, de conservation, de mise en valeur. La visite de la "Maison du Vigneron" à l'éco-musée de Montagne-St-Emilion en a permis une illustration concrète.

RURALIVRES

Une librairie pour l'ensemble du monde rural français ouverte par la Fédération Nationale des Foyers Ruraux (FNFR - 1, rue Sainte Lucie 75015 Paris Tél. 16.1.45.78.01.78, demander Catherine Lafuente).

Voici la sélection de Ruralivres (partie)

Aujourd'hui la culture du monde rural - De l'ivraie à l'ivresse. Ed. FNFR. Université Toulouse, 1987. 192 p.; 14x22 cm - 60 F.

Saint Martin de Brômes - M. Grandjonc, Foyer Rural, Municipalité et autres associations, publié avec le concours du Centre National des Lettres. Edisud, 1987. 194 pages; 17x24 cm - 100 F.

Séguret - Foyer Rural de Séguret. Editions A. Barthélémy Avignon, 1986 - 302 p.; 13,5x21 cm. (Collection Territoires) - 160 F.

Brèves - Une revue pour l'actualité de la Nouvelle - Brèves n° 25bis. Edition Atelier du Gué, 1987. 75 p.; 12x22 cm - 35 F.

Ouragan sur la Vendée. Elie Fournier. Edition du Cercle d'Or, 1982, - 286 p. 15,5x23,5 cm - 89 F.

Topoguides de l'UBAPAR - Collection Itinéraires Découvertes. Balades en cap Sizun ; Balades en pays de Ploudalmezeau ; Balades en Trégor ; Balades en presqu'île de Creuzon ; 48 p.; 15x21 cm - 40 F chaque exemplaire.

Dans l'ombre du Morvan - Abbé Charrault ; préface inédite de F. Mitterand. Ed. Lai Pouëlee, 1987. - Réédition de l'ouvrage de 1933 - 270 p.; 90 F.

Etude : L'Autrefois des Cévenols - Jean-Noël. Edisud 1987 - 189 p.; 17x24 cm - 125 F.

Les Romans de la table ronde : La Normandie et au-delà... R. Bansard, M. Barry, G. Bertin, J.L. Calvet, M. Le Bosse, C. Letellier, M. Pastoureau, J.Ch. Payen, G. Susong. Préface de G. Cziffra. Ed. C. Corlet, 1987 - 244 p.; 16x24 cm - 98 F.

Trésor et Légendes du Perche - réunis et recueillis par M.R. Simoni-Aurembou, maître de recherche au CNRS, avec la collaboration de C. Widmaier-Bouillin. Ed. Ass. des Amis du Perche, 1984 - 246 p.; 15x22 cm. (Cahiers Percherons - numéro hors-série) - index - 90 F, broché : 180 F.

Bestiaire poitevin - Foyer Rural de Saint Loup Lamairé. Ed. UPCP, Geste paysanne, 1984 - 352 p. plus un disque 45 T; 21x30 cm - 170 F.

La pensée ensorcelée - P. Gaboriau. Ed. Cercle d'Or, 1987 - 172 p.; 15,5x23,5 cm - 89 F.

Eglises jurassiennes romanes et gothiques : Histoire et Architecture - P. Lacroix, conservateur des objets d'art du Jura - Ed. Cêtre, 1981 - 315 p.; 23,5x23,5 - 190 F.

Le cheval percheron des origines à nos jours - Jean Pelatan. Ed. Association des Amis du Perche, 1983. 66 p.; 21x27 cm - (Cahiers percherons n° 73-74) - 50 F (existe en anglais).

Giono à Manosque - Maurice Chevaly - Ed. Temps Parallèle, 1986. 351 p.; 22 cm - (Collection Rencontres) - 89 F.

(...)

animer

mon village, mon pays

La FNFR publie une revue **ANIMER** mon village mon pays. 6 numéros par an ; le n° 30 F TTC, les 6 numéros 150 F TTC.

TERRAINS

HAUDRICOURT COTE JARDIN

Agronome, linguiste, ethnologue, botaniste : à 76 ans, André-Georges Haudricourt, ce savant original qui suscite l'admiration de ses pairs, reste curieusement méconnu. Occasion de le découvrir : deux rééditions et un livre d'entretiens.

Une charrue qui fait un boeuf

PAR RENE DUMONT

La parution ces jours-ci de « les Pieds sur terre », accompagnant la réimpression toute récente de deux classiques devenus introuvables (« l'Homme et la charrue à travers

le monde » et « l'Homme et les plantes cultivées »), va peut-être enfin permettre à un plus large public de découvrir l'une des œuvres de sciences humaines contemporaines les plus originales et les plus mal connues : celle d'André-Georges Haudricourt, linguiste et ethnobotaniste dont l'un des anciens élèves, Georges Condominas, affirme ci-dessous qu'il fait partie, avec Claude Lévi-Strauss et André Leroi-Gourhan, des trois savants qui, par leur enseignement et leurs écrits, ont marqué toute une génération d'ethnologues.

Né en 1911 à Paris, ingénieur agronome en 1931, élève de Marcel Mauss, André-Georges Haudricourt, aujourd'hui directeur de recherche honoraire au CNRS, effectua de nombreuses missions en URSS, en Nouvelle-Calédonie et en Extrême-Orient, s'intéressant aussi bien aux techniques agricoles qu'aux phénomènes linguistiques, aux moyens de transport qu'à la botanique : un itinéraire et un cheminement de pensée dont Pascal Dibie, le coauteur des « Pieds sur terre », dit qu'ils ne sont pas « un fil unique qu'on déroule, mais un va-et-vient incessant qui part d'expériences concrètes de terrains et de découvertes pour aboutir à des conclusions scientifiques révisables ». Un itinéraire et une pensée auxquels l'ethnologue Georges Condominas et l'agronome René Dumont rendent ici un double hommage.

A sa parution en 1955, *l'Homme et la charrue à travers le monde*, fut pour nous tout à la fois une révélation et une récompense. Quel plaisir de voir un aussi beau travail et quel respect il témoigne des hommes et de leur peine. Avec Mariel J.-Brunhes Delamarre, nous avions (vainement ?) lutté contre la sale guerre d'Indochine que certains voudraient réhabiliter. Haudricourt, sorti comme moi de l'Agro, débutait au labo d'agronomie tropicale du Muséum, puis chez Vavilov, à Leningrad : ce magnifique savant qui devait mourir en prison sous les coups d'un charlatan, soutenu par Staline, Lyssenko. Et, nous fûmes invités ensemble en Chine populaire en 1955...

Comme le disent Deffontaines et

Leroi-Gourhan, en avant-propos de la première édition, « il sera (désormais) difficile aux géographes et aux ethnologues de méconnaître l'outil qui a contribué à fabriquer le paysage qu'ils décrivent ». L'outil domine la civilisation agraire, et si le Sahel, au sud du Sahara, est aujourd'hui en danger de mort, c'est aussi que les commerçants et conquérants venus d'Europe ont oublié de lui apporter la roue et les charrettes dont l'invention remonte en Asie, en Grèce, bien plus loin que l'ère chrétienne. On n'y a donc pas pu faire la révolution agricole fourrages-fumier ; et voici leurs sols « en voie de destruction ».

Ce livre de 1955 était devenu introuvable ; aussi le revoyons-nous avec grand plaisir ; et j'ai cherché, en le relisant, à voir s'il était démodé. Je n'ai

rien trouvé. Ces outils, araire et charrue, sont ceux de l'énergie animale. Mais, en 1945, à Mezo-Kovesd en Hongrie, tous les chevaux ayant été volés par les armées, allemandes puis soviétiques, ce sont les hommes qui se sont attelés aux charrues. Je les avais vus tirer la herse dans les rizières tonkinoises, en 1929-31. En 1983, au sud du Bangladesh, un commerçant nous expliquait que l'énergie humaine lui coûtait moins cher que l'énergie animale : l'entretien d'un bœuf dépassait le salaire du coolie ; et, s'il fallait acheter le bœuf, on avait le coolie gratuitement, sans même avoir à le nourrir quand on n'en avait plus besoin, comme le bœuf.

Pierre Coutin, le géographe, m'expliquait qu'en Limagne, au début du XIX^e siècle, on s'était remis à bêcher

des champs qui étaient auparavant labourés : car le rendement de terres trop exigües en était augmenté de 20 %. Et la charrue n'est guère plus répandue de Dakar à N'Djamena, que la charrette. Du reste, quand elle précède cette dernière, les sols labourés sans apport organique sont vite démolis par les croissances - et acidifiés si on y met des engrais minéraux seuls.

De l'outil nous passons donc à toutes les implications agronomiques, écologiques et sociologiques de ces usages.

Et le Tiers-Monde a trop souffert - et souffre encore - de ces apprentis sorciers diplômés qui ont cru pouvoir apporter, sans les adapter, des connaissances « livresques ».

Saluons donc la réimpression de ce beau livre, de sa très belle imagerie et citons encore : « Au IV^e millénaire avant notre ère, un appareil de bois traîné par deux bovidés, au moment des semailles en Mésopotamie... » Et les auteurs concluent : « Si l'histoire des techniques était plus développée, on pourrait assigner leur rôle à celles-ci - et ce sont bien-là les deux grandes qualités de ce livre. Ils ajoutent : « De récentes discussions sur le rôle des progrès techniques et le développement des sociétés ont prouvé combien subsistent d'erreurs à ce sujet, ou du moins de malentendus. »

De nos jours, on retrouve encore des apprentis sorciers qui se haussent sur le devant de la scène, comme les « chercheurs » de « Libertés sans frontières » qui osent affirmer que le problème des excédents sera bientôt plus important que celui des disettes. S'ils avaient le courage de se remettre en question, de telles études pourraient les aider.

A.G. Haudricourt et M. J.-Brunhes Delamarre : *l'Homme et la charrue à travers le monde*, préface de Pierre Deffontaines et André Leroi-Gourhan (la Manufacture éditeur, 410 p., ill., 150 F.). René Dumont vient de faire paraître avec Charlotte Paquet : *Pour l'Afrique, l'ancien, l'ancien*, Plon, Terre humaine, 1986 ; *Taiwan, le prix de la réussite*, La Découverte, 1987.

Un savant passe-murailles

PAR GEORGES CONDOMINAS

Trois personnalités ont, par leur enseignement et leurs écrits, marqué notre génération d'ethnologues : Claude Lévi-Strauss, André Leroi-Gourhan et André-Georges Haudricourt. Aucun de nous n'a connu personnellement le Père fondateur, Marcel Mauss ; mais tous avons reçu nos premières leçons d'un autre de ses élèves, Marcel Griaule, un remarquable pédagogue, et fréquenté un autre grand maussien, Maurice Léonhardt.

Les plus vieux (une génération de chez nous fait entre cinq et dix ans) n'ont connu Lévi-Strauss qu'au retour du terrain, mais avec quel émerveillement nous avons suivi ses séminaires des Hautes Études. L'enseignant au sens plein du terme, ce fut Leroi-Gourhan qui, non seulement créa le CFRE (Centre de formation aux recherches ethnologiques), mais en « patron » trouva à placer ses étudiants.

C'est dans le cadre du CFRE qu'il fit appel à Haudricourt pour apprendre la linguistique à nos cadets ; conscient des besoins réels des ethnolo-

gues dans la pratique, ce dernier centra ses cours sur la phonologie et les ajusta aux différents « terrains » auxquels ses élèves se destinaient. Mais avec cet homme toujours disponible et d'une curiosité constamment en éveil, il suffisait d'aller le voir pour en apprendre beaucoup plus durant ces visites que dans la salle de cours ; et pas seulement sur la linguistique, mais aussi sur la technologie, sur la botanique et l'ethnobotanique, entre autres.

Comme pour Lévi-Strauss, les aînés du CFRE ont connu Haudricourt au retour du terrain, mais dans un premier temps ont profité non pas de ses cours, mais de ces rencontres informelles dont je viens de parler. Sa réputation auprès des *happy few* il l'avait acquise grâce au « téléphone bambou » - moyen de communication éminemment ethnobotaniste qui avait transmis quelques-uns des résultats de ses études sur la phonologie ou de *l'Homme et les plantes cultivées*. Personnellement, j'eus le privilège de rencontrer Haudricourt à Hanoi et, en retournant

sur mon terrain, de recevoir un enseignement par correspondance qu'aucune entreprise au monde, privée ou publique, ne serait à même de proposer.

J'avais parlé de ce cours par correspondance au pédologue Maurice Schmidt venu généreusement à Sar-Luk prélever à ma demande quelques échantillons de sol (il avait eu la prétention d'effectuer le trajet en vélo, et fut contraint de louer un éléphant pour transporter cet engin souffrant de roues en double huit !). Je revis Schmidt deux ans plus tard au Musée de l'Homme ; il revenait de Stockholm où s'était déroulé le Congrès international de botanique. Un chercheur français l'avait particulièrement impressionné par l'éventail de ses connaissances et la réputation acquise auprès des spécialistes : qu'une plante posât problème au cours d'une excursion ou d'une question de génétique végétale provoquait une discussion, et voilà que les plus calés appelaient à la

●●●

rescousse ce botaniste curieusement fagoté.

« - Je me demande s'il n'est pas parent de ton ami linguiste... Il porte le même nom »

« - C'est lui-même et son frère : Haudricourt le linguiste et Haudricourt le botaniste, c'est un seul et même homme ! »

Schmidt tombait là sur l'un des aspects étonnants du phénomène Haudricourt. Car depuis au moins deux décennies, on se gargarise beaucoup avec l'interdisciplinarité. Des équipes l'ont réalisée ; mais quand on la cite à propos d'un individu, il s'agit généralement d'un pâté d'alculette : fort dans une discipline, il grappille dans une autre et se retrouve coiffé d'une couronne d'interdisciplinarité. Tandis qu'Haudricourt, lui, c'est « le Passe murailles » : non seulement il se meut à l'aise aussi bien en linguistique, qu'en botanique ou en technologie, mais aborde chaque question en utilisant ces différents éclairages avec pertinence. *L'Homme et la Charrue à travers le monde*, écrit en collaboration avec Mariel J.-Brunhes Delamarre et présenté ci-dessus par René Dumont, en offre un magnifique exemple à propos d'un type d'outil ; de même *L'Homme et les plantes cultivées* (avec Louis Hédin)

Comme son titre l'indique, l'ouvrage examine « les relations étroites et réciproques qui unissent l'homme et les plantes cultivées », par la méthode comparative, ajoute Haudricourt. Mais cette dernière est presque toujours utilisée à l'intérieur d'une seule discipline, alors que plusieurs d'entre elles entrent ici en jeu, ce qui permet à la fois d'examiner chaque plante sous toutes ses coutures, si l'on peut dire, et de bâtir de grandes vues d'ensemble basées sur de solides hypothèses.

Le premier chapitre constitue une véritable introduction à la génétique que, quiconque s'intéresse aux plantes et à l'éthnologie, ferait bien de lire. Cette dernière discipline est mise à contribution non seulement pour illustrer la grande analogie d'inspiration que l'on retrouve dans les mythes relatifs à l'invention de l'agriculture, mais surtout, dans un domaine plus terre à terre, celui de l'utilisation des végétaux.

Celle-ci change fréquemment : le lin, le melon et l'opium, entre autres, dont on broyait les graines oléagineuses en une pâte alimentaire douée de propriétés médicinales, sont aujourd'hui cultivées. Le premier comme textile, le second comme fruit d'entrée ou de dessert, et le dernier comme drogue.

La préparation d'une plante alimentaire commune à plusieurs grandes civilisations a beaucoup évolué par rapport à celle de son pays d'origine. Qu'on le savoure « espresso », à la française, à l'américaine ou à la turque, le café est la boisson chaude stimulante par excellence. Il vient de chez les Gallas (rien à voir avec nos ancêtres, ce sont des Ethiopiens) où on continue à déguster ses fruits bouillis écrasés dans du beurre et assaisonnés de gros sel.

Mais je laisse le soin au lecteur de découvrir des choses bien plus passionnantes dans cet ouvrage qui, en France, a fondé l'éthnobotanique, laquelle prendra vraiment son plein essor dans les années soixante.

La linguistique y joue un rôle comparable à celui de la botanique, ne serait-ce que pour suivre la migration des plantes, notamment lorsqu'il s'agit d'une plante de substitution, comme le maïs en Europe par exemple. Avant la découverte de l'Amérique, le menu des Européens devait être bien triste quand on constate l'importance qu'y tiennent aujourd'hui, pas tellement le maïs, mais les pommes de terre, les haricots, les tomates, le tapioca, etc... !

Haudricourt insiste sur les relations étroites qui existent entre l'histoire des plantes utiles et celle du développement des techniques. On en trouvera une abondante illustration avec le

développement en Europe occidentale des techniques agricoles qui provoquent celui de l'élevage : elles fourniront ainsi les assises alimentaires des sociétés qui feront la révolution industrielle. Entre-temps, celles-ci, parties sous les tropiques en quête des épices, feront la conquête des terres lointaines pour y créer des dépendances de leur agriculture. Non contentes pour mettre celles-ci en valeur, d'assujettir les populations locales, elles vont en arracher d'autres et les y transplanter : ce sera la traite des Noirs. Etc. etc.

Rappelons qu'Haudricourt a écrit, outre quatre ouvrages importants de linguistique, un nombre considérable d'articles. On espère voir un jour paraître les plus importants d'entre eux en un recueil qui les rende accessibles, comme cela a déjà été fait pour la seule linguistique avec cet ouvrage de référence qu'est pour nous *Problèmes de phonologie diachronique* (SELAF 1972).

Comment aborder cette œuvre protéiforme ? Haudricourt, lui-même, nous en offre une introduction vivante et claire : *les Pieds sur terre*. Saluons au passage ce travail de mise en forme accompli par Pascal Dibie. Car le livre est construit sur des entretiens qu'il a eus avec l'auteur : il a su mettre en ordre des conversations très riches, mais foisonnantes, tout en en respectant les caractères essentiels, notamment cet humour caustique dont celui-ci émaille ses propos les plus érudits, d'ailleurs toujours énoncés sans jargon. Voir par exemple le passage (pp. 34-35) sur le déclin de l'empire romain commençant par la présentation de sa logeuse à Leningrad qui « parlait du Parti, comme une de mes grands-mères parlait de l'Evêque ». Le tout est enrichi d'extraits de lettres qu'il a envoyées à Marcel Mauss, Charles Parain et Mariel J.-Brunhes Delamarre, et qui révèlent chez lui un réel talent d'épistolier.

L'ouvrage se lit d'une traite, d'abord parce qu'il retrace une aventure intellectuelle peu ordinaire : comment un jeune agronome, après avoir eu la curiosité de suivre les cours de Marcel Mauss, va parfaire ses connaissances en génétique et géographie botanique en Russie, devient linguiste - et l'un des maîtres de la phonologie - donne un nouvel éclairage à la technologie et aborde avec audace l'étude des mentalités. Ce qui en fait une lecture non seulement indispensable pour les étudiants mais également enrichissante pour l'homme cultivé.

D'autant plus que ce dernier trouvera au passage les réflexions d'un savant et citoyen peu orthodoxe sur les événements et l'histoire sociale de son temps.

Mais étant donné la personnalité d'Haudricourt, ce qui retient le lecteur, c'est en définitive l'autoportrait qui se dégage au fil des pages. Il avoue sa timidité (qui le pousse parfois à des répliques ou remarques cinglantes), mais non sa répugnance pour les grands mots ronflants et pourtant l'expression de sa gratitude (envers Mauss surtout), de sa générosité, de sa faculté d'indignation, arrivent à se glisser à travers la cuirasse de pudeur. Le seul grand mot qu'il accepte comme moteur de sa vocation est « comprendre ».

Mais pour chercher à comprendre, on n'a pas besoin de se prendre au sérieux, de poser, car la recherche de la solution devant une énigme a toujours été un jeu passionnant.

C'est ainsi qu'en épluchant vingt-trois questionnaires de l'Ecole française d'Extrême-Orient remplis par des Vietnamiens et des Français sur des langues miào-yao, autrement dit vir-

mi les plus complexes et riches en phonèmes (surtout consonnes et tons) qui existent au monde, il a pu écrire une *Introduction* à leur phonologie historique en 1954 ; il s'était également servi pour ce travail de trois dictionnaires dus à des missionnaires français, et quatre relevés de vocabulaires écrits l'un en siamois, les autres en chinois. La reconstruction avait impressionné linguistes et orientalistes. Or Haudricourt n'avait jamais entendu prononcer un mot de ces langues.

L'invitation de nos collègues vietnamiens en 1973 fut l'occasion pour lui d'entendre enfin parler une de ces langues, le mien qu'il avait si subtilement décrite. Comme nos hôtes craignaient beaucoup pour la santé d'Haudricourt, ils firent venir trois Yao, un homme et deux femmes, à Cao-bang et, un soir, j'assistai à une séance extraordinaire. Haudricourt, son article en main, donnait un mot en français, le professeur Pham Huy Thong le traduisait en vietnamien, son collègue Pham Duc Duong en tay, le monsieur Yao en mien approuvé par les deux jeunes femmes. Nous reletions notre souffle. Duong qui est un extraordinaire phonéticien détaillait la structure du mot mien : « *Sonore aspirée, cinquième ton, etc.* » Haudricourt et ses deux voisins déchiffraient sa notation publiée vingt ans auparavant : « *Exact* ». Et à chaque mot passant dans les quatre langues, le groupe des linguistes, Thong et moi-même passions par la même attente anxieuse et à chaque fois « *exact* » tombait pile.

Haudricourt nous expliquera que tout cela était simple. Les vingt-trois questionnaires avaient été remplis par des gens parlant des langues très éloignées (surtout les Français) de la famille miào-yao, ils commettaient donc tous des erreurs, mais celles-ci, n'étant pas les mêmes, se compensaient. Ils « *suffisaient* » de trouver de quelle manière. CQFD.

Georges CONDOMINAS

Directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, Fondateur du Centre de documentation d'Asie du Sud-Est

A.-G. Haudricourt et L. Hédin. *L'Homme et les plantes cultivées*. Paris, Editions A.M. Métailié, 130 F

A.-G. Haudricourt, Pascal Dibie. *Les Pieds sur terre*. Paris, A.M. Métailié, 70 F. Signalons que chez le même éditeur est paru en 1983 une réédition annotée par A.-G. Haudricourt des *Lettres élémentaires sur la botanique* de Jean-Jacques Rousseau sous le titre : *Le Botaniste sans maître ou manière d'apprendre seul la botanique*.



FR3/LA SEPT 22h30

Haudricourt, chapeau!

Agronome, linguiste, ethnologue, botaniste, beaucoup de savoir et de vrais doutes : « que fait une vache quand elle regarde passer un train ? De la poésie ? De la religion ? »

La première chose que l'on remarque chez André-Georges Haudricourt, c'est sa collection de chapeaux. Non qu'il en fasse l'étendard de sa garde-robe, mais il les porte avec la désinvolture spontanée de celui qui s'y connaît en bons vieux galures (paille ou feutre) et en intempéries. Tous ses chapeaux, pourtant, n'ont pas de veine; Haudricourt ne peut les coiffer en même temps comme il le fait de ses quatre casquettes les plus connues: agronomie, linguistique, ethnologie, botanique; disciplines où il s'illustre avec grand appétit.

Le portrait que Pascal Dibie (co-auteur avec Haudricourt de *les Pieds sur terre*, paru à la fin du printemps dernier) et Jean Arlaud (réalisateur qui enseigne le cinéma ethnologique à Paris VII) ont brosse de lui arrive à point pour nous faire comprendre comment un tel exploit (qui relève de la curiosité insatiable et non de l'acrobatie) est possible. Naissance en 1911, cours par correspondance dans la ferme familiale, découverte de « l'histoire moderne » et goût des voyages développé par la collection de timbres de son père, sept échecs au baccalauréat avant d'être admis brillamment à l'École agronomique, élève de Marcel Mauss, aujourd'hui directeur de recherche honoraire au CNRS, ce « Rabelais des temps modernes » est, selon le linguiste Claude Hagège, « un des tout derniers très grands passe-muraille ». Avec Claude Lévi-Strauss et André Leroi-Gourhan, il a marqué toute une génération d'ethnologues. Comme tous les grands modestes et les vrais malins, Haudricourt se définit d'abord par une somme de choses qu'il dit ne pas savoir faire. Ainsi « a-t'il besoin d'une raison pour parler », sauf qu'il a toujours quelque chose à dire sur l'essentiel: les plantes, les outils, les langues, les mots. Autre paradoxe apparent: il est linguiste et pourtant il éprouve des difficultés à apprendre les langues

(l'anglais, par exemple, qu'il a pris en grippe; il faut le voir essayer de prononcer un « the » avec un petit air dégoûté, visiblement satisfait de son espièglerie). Sa réponse: « les langues, c'est absurde, je me suis demandé pourquoi ». Comme il s'est toujours demandé « ce que fait une vache quand elle regarde passer un train. De la poésie ? De la religion ? On n'est pas encore parvenu à faire parler les vaches. »

Ce n'est pas la coquetterie de vieux savant mais constat indispensable pour établir des correspondances entre une orchidée rarissime et un idiome en voie de disparition. Ce qui permet à Haudricourt de passer sans heurt de la botanique à la linguistique, c'est ce goût prononcé pour la leçon de choses, cette manière d'allier le geste à la parole pour peu qu'il rende la conversation plus limpide. Arborde-t-il les odeurs, et le voilà qui hume une feuille sous nos yeux: évoque-t-il une langue lointaine, vietnamienne ou néo-calédonienne, et sa bouche nous donne à entendre sonorités inconnues. Nul besoin pour lui de faire étalage de sa connaissance, il y a toujours dans son attitude une certaine distance, une façon de ne pas se prendre au sérieux: sa petite moustache, vivace comme une herbe folle, semble précéder le mouvement de ses lèvres.

Dans un article publié par *Libération* (le 1/6/87), l'un de ses plus anciens élèves, l'ethnologue Georges Condominas, écrivait: « il suffisait d'aller voir cet homme toujours disponible et d'une curiosité constamment en éveil, pour en apprendre beaucoup plus durant ces visites que dans la salle de cours ». C'est à une rencontre de ce type que nous convie le portrait diffusé ce soir. Sachez qu'en de telles circonstances, herborisant en rase campagne, en arrêt devant un buisson de « carottes sauvages » (nom vulgaire), il lui arrive de préférer le port de l'ombrelle (rose pâle) à celui de ses très fidèles chapeaux et d'aller nu-tête.

Xavier VILLETARD

L I B E R A T I O N

LUNDI 9 NOVEMBRE 1987 ◆

La rage de comprendre d'un savant méconnu

*De la botanique à la linguistique,
la leçon d'André-Georges Haudricourt*

Par Claude Hagège

UN étonnant savant. Comment définir autrement, malgré les connotations désuètes du terme, cet homme peu ordinaire qu'une consécration tardive et insuffisante commence de révéler au-delà du cercle des spécialistes et qui publie aujourd'hui un passionnant ouvrage, *les Pieds sur terre* (1), retraçant son itinéraire intellectuel ? Né en 1911 et ayant grandi dans une ferme, André-Georges Haudricourt apprend à observer la nature, ses espèces, les techniques humaines qui les domestiquent.

Mais, assoiffé de comprendre, il vit aussi dans l'univers des idées et, très jeune, il scrute les causes de la diversité des civilisations. Il puise dans la découverte des convergences insolites, des préjugés racistes, des absurdités tenaces, cet anticonformisme serein et cet humour du bon sens (une facette peut-être de ce qu'on nomme le génie) qui, organisant de fabuleuses connaissances en un tout dominé, feront la fascination de l'homme, un des rares dont l'entretien enrichisse toujours celui qui en a eu le privilège. Jeune ingénieur agronome en 1931, il rencontre de grands maîtres : l'ethnologue Marcel Mauss, puis Nicolas Vavilov, dont il va suivre à Leningrad les travaux de génétique botanique.

Aux dons s'ajoutent les lectures avides (son appartement est aujourd'hui un antre où l'on trébuche sur des monceaux de livres qui, vomis par des étagères saturées, ne ménagent sur le sol que d'étroits et périlleux sentiers). Un premier maître-ouvrage paraît en 1943 (2). Il retrace l'histoire des plantes cultivées, que seuls font survivre les soins de l'homme, soucieux de préserver ce qui le nourrit, l'habille et le guérit. De la

Transcaucasie au bassin du fleuve Jaune, du Mexique aux Rocheuses, ce livre explique la sélection des formes les plus fécondes, précieux patrimoine génétique où se lit l'histoire des hommes à travers celle des plantes, jetant ainsi les fondements de l'ethno-botanique. Un deuxième livre suit, qui exploite une fascinante collection de documents (3), traçant encore un nouveau champ de recherche : l'étude des outils vitaux de l'homme. Haudricourt déploie l'histoire et la géographie de l'airaire, ce prolongement du corps humain, les formes d'attelage, les types d'âge et de réille, en cent lieux divers, dont la Scandinavie, le Louristan, l'Ethiopie, la Corée...

En Albanie

Dès 1932 cependant, au cours d'un voyage en Albanie, où il avait été saisi par l'étrangeté de la langue et des gestes, il avait eu la révélation de la nécessité des sciences humaines pour comprendre les civilisations et leur diversité. Il avait donc suivi les cours des phonéticiens de l'époque, le temps de découvrir que ceux-ci n'avaient aucune idée de ce qu'est une loi scientifique. De là son premier article de linguistique, accepté par Marcel Cohen, autre maître séduit par ce jeune chercheur surdoué auquel il confia même sa bibliothèque quand il prit le maquis en 1940.

(1) En collaboration avec P. Dibia, éd. A.-M. Métailié, 5, rue de Savoie, 75006 Paris. (187 p., 70 F.)

(2) *L'Homme et les Plantes cultivées*, en coll. avec L. Hédin, NRF. Rééd. en 1987, éd. A.-M. Métailié.

(3) *L'Homme et la Charrue à travers le monde*, en coll. avec M. Jean Brunhes-Delamarre, NRF, 1955. Rééd. en 1987, éd. La Manufacture, 13, rue de la Bombarde, 69005 Lyon, et 52, rue de Verneuil, 75007 Paris. (410 p., 150 F.)

Haudricourt passa donc les années de guerre à dévorer des livres de linguistique. Pour cet esprit universel, la conversion était naturelle : il savait que l'histoire des mots reflète celle des mœurs et des techniques.

Il suit donc les cours de phonologie du linguiste André Martinet et présente en 1947 une thèse des Hautes Etudes sur les parlers gallo-romans, que les autorités d'alors, effarouchées par son esprit novateur, prirent le prudent parti d'ajourner. Ainsi dissuadé, et bien que ce livre (3) fût appelé à faire date en linguistique, Haudricourt part pour l'Indochine, non sans avoir étudié le siamois et le khmer. Alors commence la longue série des travaux, dont certains révolutionnaires, sur les rapports entre le thaï et le vietnamien, sur la branche mon-khmer, sur le chinois archaïque, sur les tons (variations mélodiques modifiant le sens des mots) dans les langues d'Asie du Sud-Est.

Haudricourt avait (aussi !) étudié le « houaïlou », langue néocalédonienne. Attiré par les possibilités qu'offraient les idiomes austronésiens pour la reconstitution d'un passé que les sciences autres que la linguistique (archéologie, anthropologie) ne permettaient qu'à peine de sonder, il décide de se consacrer à cette famille, dont le territoire, de Madagascar à l'île de Pâques, dépasse en immensité celui de toutes les autres. Il obtient en 1959 une mission en Nouvelle-Calédonie. Il y retournera trois fois et en rapportera des études décisives sur les principales langues de l'île, leurs liens de parenté, et les riches enseignements que la linguistique générale peut tirer de l'examen de leurs structures et de leurs types d'évolution. De ce travail de tant d'années et des recherches sur les langues d'Asie du Sud-Est, il recueille de précieux échos, qui donnent envie d'en entendre d'autres encore, dans un livre magistral à l'érudition maîtrisée (4).



J.R. ROUSTAN/EXPRESS

André-Georges Haudricourt : un « génial clochard ».

Il y a fort à craindre que l'on ne retrouve pas avant longtemps d'homme capable de couvrir d'une seule haleine, en une puissante synthèse, autant de champs du savoir que ce génial clochard (il ne désavouerait pas le second terme ; au contraire, il confie qu'il s'est plu parfois à en rêver). D'un itinéraire aussi riche, et non encore clos, on peut du moins retenir quelques idées qui devraient inspirer ceux qui se sentent une vocation de recherche en sciences humaines. Le fait social, d'abord, doit être reconnu dans son importance, et sa vertu explicative épuisée avant que l'on ait recours aux étologies génétiques.

D'autre part, toute conclusion hâtive doit être évitée tant que l'on n'a pas recueilli un nombre important de données soigneusement contrôlées et observées sans les *a priori* qui tendent indéfiniment à domestiquer des corpus récalcitrants. Ensuite, il faut respecter l'altérité du prochain, de sa culture, de sa langue, de ses usages, sans le réduire en le contraignant, parfois avec de bonnes intentions, à se dissoudre dans la ressemblance.

Enfin, les langues sont des organismes dynamiques et non des systèmes figés dans une intemporalité totalement formalisable. Le même qui tient sous son regard aigu les plantes que l'homme cultive est aussi celui

pour qui les langues ressemblent à des espèces vivantes. Il nous rappelle donc une vérité féconde : qu'on le veuille ou non, qu'on se laisse ou non tenter par les spéculations logico-philosophiques ou par la séduction de mainte dérive contemporaine, la linguistique est, entre autres choses, une science d'observation. L'exemple d'Haudricourt trace une conduite : ni légèreté présomptueuse des généralisations sur quelques données anémiques ni accumulation besogneuse de savoirs invertébrés, mais effort opiniâtre d'une pensée scientifique qui synthétise et prédit, parce qu'elle exploite à fond le terrain factuel et observe sans schèmes préformés.

Quand on a eu la bonne fortune d'être l'élève ou l'interlocuteur d'Haudricourt, on en vient à regretter qu'il ait tant esquivé la notoriété, et que de bons esprits voués à l'étude du langage qui se déprennent aujourd'hui de modes naguère dominantes n'aient pas entendu plus tôt cette voix où l'ironie, bémolisant sans cesse le propos, en accuse encore la limpide profondeur.

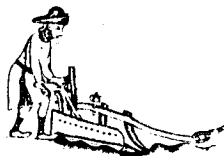
CLAUDE HAGÈGE.

(3) *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*, Klincksieck, 1949. Rééd. en 1970, éd. Mouton, Paris-La Haye.

(4) *Problèmes de phonologie diachronique*, Société d'études linguistiques et anthropologiques de France (SELAF), 5, rue de Marseille, 75010 Paris, coll. « Langues et civilisations à tradition orale », 1972.

Georges COMET

LE PAYSAN ET SON OUTIL :
ESSAI D'HISTOIRE TECHNIQUE
DES CÉRÉALES
(FRANCE, VIII^e-XV^e SIÈCLES)



*Thèse présentée pour le doctorat d'état ès-lettres,
préparée sous la direction de
M. Georges DUBY*

Université de Provence — U. E. R. d'Histoire
Aix en Provence
1987

Sous la direction de J. P. HOUSSEL
par J.-C. BONNET, S. DONTENWILL
R. ESTIER et P. GOUJON

HISTOIRE
DES
PAYSANS FRANÇAIS
DU XVIII^e SIÈCLE A NOS JOURS

ÉDITIONS HORVATH

1976, 549 p.

HISTOIRE DE PIERRE VAUX
L'INSTITUTEUR DE LONGEPIERRE

REÉDITION PAR L'ECOMUSÉE DE LA BRESSE BOURGUIGNONNE
DE L'OUVRAGE DE BUCHOT ET GAUTHEY (1889)

Un fort volume relié de 440 pages.



Du 3 Mars 1851 au 29 Août 1855, la commune de Longepierre fut le théâtre de 21 incendies détruisant plus de soixante habitations et semant terreur et ruine parmi la population.

Deux innocents injustement accusés en 1852, périrent au bagne de Cayenne malgré l'arrestation des vrais coupables. Plus invraisemblable encore, ils ne seront réhabilités qu'en 1893 ... grâce aux efforts de leurs familles, de leurs amis et à la publication de ce livre ...



REÉDITION LIMITÉE A 500 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
PARUTION SEPTEMBRE 1987.

A retourner à : **BON DE SOUSCRIPTION** ECOMUSÉE DE LA BRESSE BOURGUIGNONNE
CHÂTEAU - 71270 PIERRE DE BRESSE
TÉLÉPHONE (85) 76 27 16

Veuillez tenir à ma disposition
ou me faire parvenir exemplaire(s) de " Histoire de Pierre Vaux "

au prix spécial souscription de 220 francs (+ frais de port éventuels de 14,60 F.)

NOM : _____ PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

Je vous règle à la commande par chèque ci-joint
à l'ordre de :

Date et signature

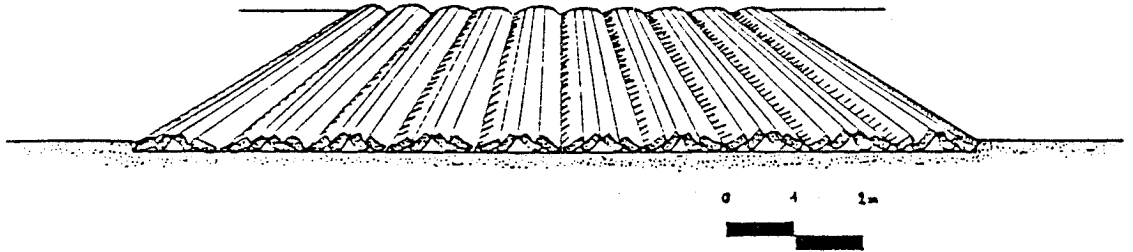
INTRODUCTION

Un souvenir de 1955... Etudiant, témoin des efforts d'organisation des exploitants familiaux pour prendre en main leur destin, je me rappelle combien j'avais été frappé par le compte rendu minutieux et passionné, que la revue « Paysans », conçue par de jeunes agriculteurs, consacrait dans un de ses premiers numéros, à la réédition de la thèse d'un vieil historien : « Les paysans du Nord pendant la Révolution », de Georges Lefebvre.

Compte rendu passionné, parce que ces jeunes agriculteurs, dont la profession était « le dernier des métiers », qui avaient souffert d'un manque de formation intellectuelle, voire de l'absence de biens matériels élémentaires, découvraient qu'ils avaient un passé : il y avait eu avant eux d'autres paysans, plus dominés et misérables qu'eux, qui avaient lutté avec ténacité contre la faim, la mort, l'exploitation et qui avaient pu à certains moments infléchir le cours de l'histoire. Et ce livre était consacré à un de ces moments-là. Lors de la Grande Peur de 1789, les paysans avaient forcé les bourgeois et les seigneurs de l'Assemblée, à se préoccuper, au cours de la nuit du 4 août, de la suppression des privilèges et des biens seigneuriaux. Il faut dire que l'école et les mass-media n'avaient guère enseigné cette histoire-là.

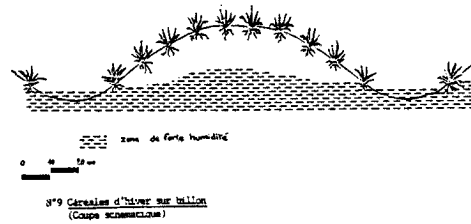
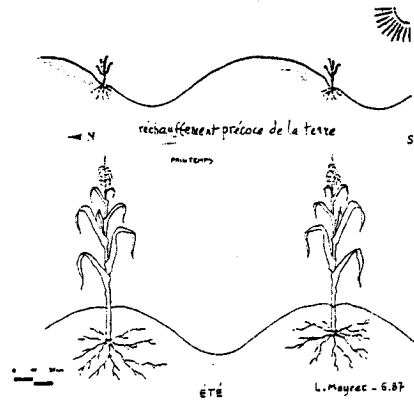
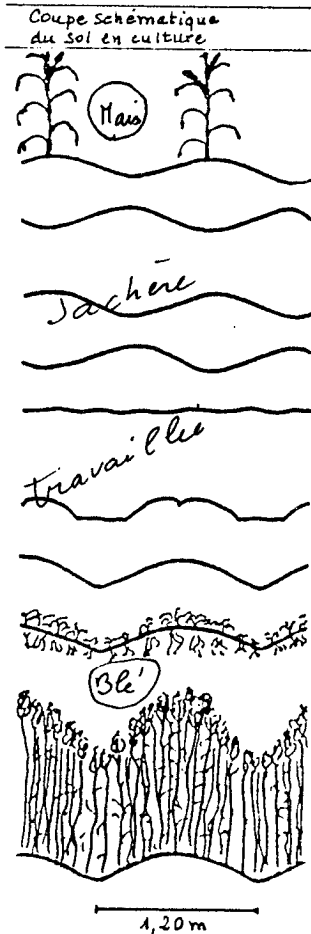
A. POURQUOI UNE HISTOIRE DE PAYSANS ?

Certes l'histoire événementielle, celle des maîtres et des grands, si elle reste encore popularisée auprès du grand public, n'est plus la préoccupation première des instituts d'histoire. Mais l'histoire des paysans a été abordée la dernière. Elle effrayait peut-être par sa masse.



N°4 Le Labour en billons
(representation schématique)

VERS 1900



MAISON DE LA VIE RURALE
MARSAL — MONFLANQUIN (L.-&G.)

Labours et cultures en billons

CATALOGUE
DE L'EXPOSITION
été 1987

* *

Collection « SOUS LES ARCADES »
EDITIONS DE LA M.J.C. DE MONFLANQUIN
Juillet/octobre 1987 - N°s 261 à 264

Le catalogue réalisé par La Maison de la Vie Rurale de Monflanquin, charpenté et documenté avec rigueur et détail, apportera un éclairage large et précis à la connaissance de ce mode de labour, largement pratiqué autrefois, tombé en désuétude et retrouvé par certains agriculteurs d'aujourd'hui sur des bases nouvelles.

Après une évolution lente et continue des techniques et de l'outillage durant les XVIIIème et XIXème siècles, la culture en billon atteint son apogée à la veille du XXème siècle.

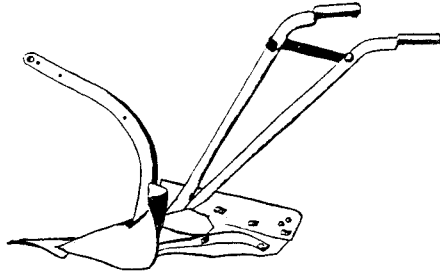
Des outils spécifiques pour les billons avaient été conçus ou adaptés localement en fonction des caractéristiques de chaque terroir et avaient permis d'étendre les surfaces cultivées en dépit de la nature des sols parfois peu propices. L'emploi du métal avait rendu cet outillage plus solide et plus performant sans pour autant modifier les techniques de travail.

Le Conservatoire du Machinisme et des Pratiques Agricoles de Monflanquin avait collecté il y a une dizaine d'années, plusieurs outils adaptés au travail particulier des billons.

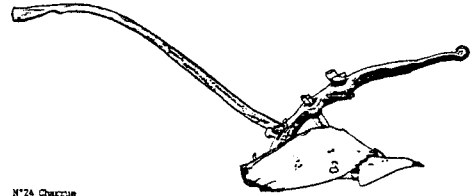
Dès 1984, l'exposition : **Labours, Semences, Moissons, Battages en Haut-Agenais** qui s'est tenue au Domaine de Marsal présentait ces outils et abordait de manière succincte les techniques de labour et de culture en billons.

Dans le cadre de l'inventaire des collections réunies par la Maison de la Vie Rurale de Monflanquin, l'occasion s'est offerte d'approfondir la recherche sur le thème précis du travail de la terre en billons en Haut-Agenais, puis de l'élargir à tout le territoire du département de Lot-et-Garonne. Cette recherche, conduite durant six mois, a permis de cerner l'aire géographique et la chronologie de l'usage des billons en Lot-et-Garonne, d'étudier l'actualité et l'avenir de cette technique dans les régions où le sol de boubène a nécessité son maintien jusqu'à nos jours.

A travers l'usage, puis l'abandon des labours en billons, transparait le comportement de la population agricole de Lot-et-Garonne dans la première moitié du XXème siècle, époque où la tradition et l'habitude éprouvées par des nombreuses générations ont été remises en cause par l'évolution des technologies et de l'agronomie.

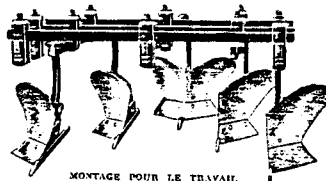


N°69 Araire-bucroir landais (oc. : "cruga").



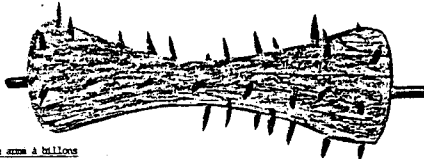
N°74 Charrue

KIRPY



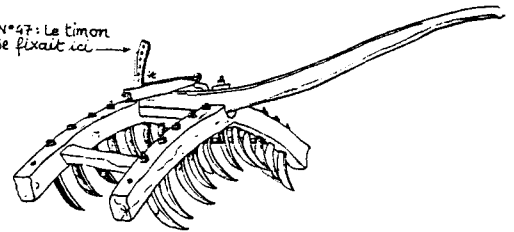
MONTAGE POUR LE TRAVAIL
DE CHAUSAGE
pour vignes, vergers, caféiers etc...

N°82 Charrue viennoise.

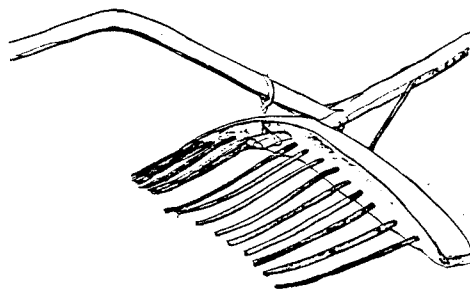


N°45 Rouleau armé à billons

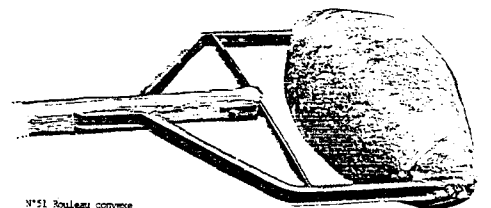
N°47: Le timon
se fixait ici →



N°46 Herse curvée à billons



N°83 Herse à billons du pays de Melun (oc. : "arpège").



N°51 Rouleau convexe

Cette exposition, conçue par la Conservation Départementale de l'Ethnologie en collaboration avec les responsables de la Maison de la Vie Rurale de Monflanquin, présente des objets et des documents mis en scène pour raconter l'histoire des hommes qui les ont utilisés et illustrer leurs témoignages au cours des enquêtes sur le terrain.

La préface du livre-catalogue, rédigée par le Maire et Conseiller Général de Monflanquin, M. Daniel Soulage, éclaire bien la largeur du propos :

LES MEMES PROBLEMES DEMEURENT

"Autres temps, autres moeurs" et pourtant les mêmes problèmes demeurent d'actualité, ce sont les solutions apportées qui ont changé.

Aujourd'hui l'excès d'eau se combat par le drainage et le manque d'eau, par l'irrigation.

Il n'y a pas si longtemps, nos grands-pères et nos pères savaient y remédier avec une simple charrue attelée à une paire de vaches, par des techniques très sophistiquées de travail du sol, transmises de génération en génération.

L'exposition, préparée par la Maison de la Vie Rurale de Monflanquin en collaboration avec la Conservation Départementale de l'Ethnologie et présentée cet été à Marsal, rappellera des souvenirs à nos anciens et interpellera la curiosité des vacanciers qui ont peine à imaginer une agriculture sans tracteur, sans engrais et sans moissonneuse-batteuse.

.../...

Dans le cadre de l'exposition, les visiteurs pourront découvrir sur le site une évocation de l'aspect des champs grâce à la reconstitution, pour l'occasion, d'une petite parcelle travaillée en billons.

Mais ceux qui voudront en savoir plus pourront trouver en Lot-et-Garonne des cultivateurs qui pratiquent encore la culture en billons à grande échelle dans le secteur de Meilhan-sur-Garonne.

Et qui sait, la culture en billons, déjà remise à l'honneur pour le tabac et certaines plantes maraîchères, est peut-être promise à un nouvel avenir, c'est du moins l'interrogation que suscite la visite de l'exposition à Marsal ainsi que la lecture de ce catalogue très détaillé".

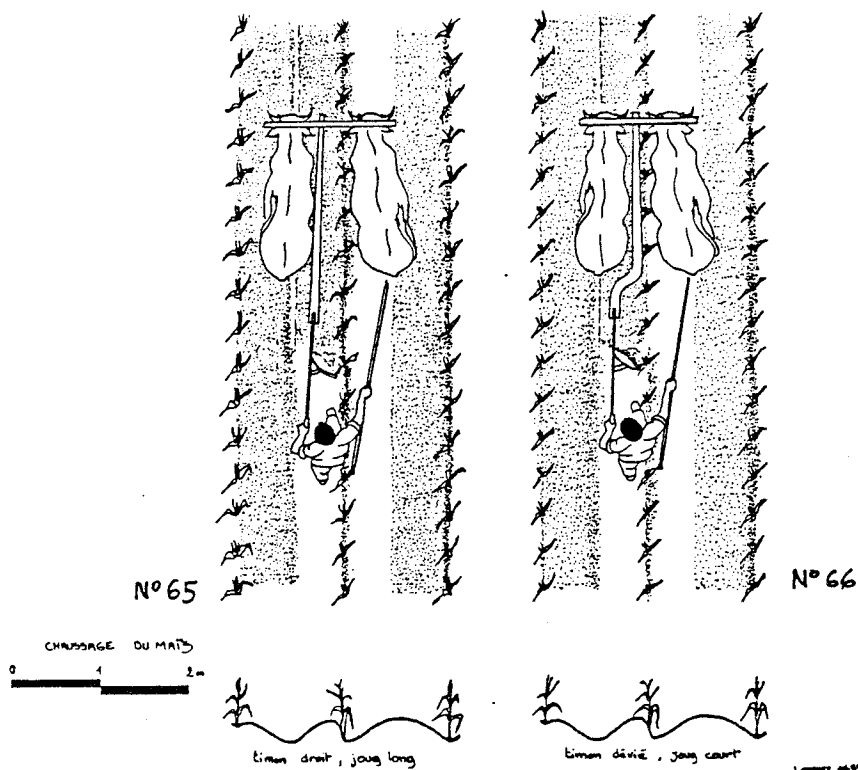
La culture en billons n'est pas une façon propre au Lot-et-Garonne, elle existait dans toute l'Europe et dans d'autres continents, mais elle a connu une extension particulière dans ce département entre le XVII^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle, à cause de la nature des sols et à cause des caractéristiques des instruments aratoires en usage à cette époque.

Il importait donc de mesurer le rôle des paramètres agronomiques, et le rôle des paramètres technologiques dans la pratique généralisée du labour en billons, puis dans son abandon progressif au cours du XXème siècle.

C'est ce qu'illustre remarquablement l'exposition organisée à la Maison de la Vie Rurale de Monflanquin, dont le catalogue de 120 pages, agrémenté de 80 illustrations, retiendra l'attention de tous les adhérents de l'AFMA : nous le leur recommandons chaleureusement.

Envoi contre 55 F, franco, par chèque (à l'ordre de "MJC - Maison de la Vie Rurale") adressé à :
 "Maison de la Vie Rurale"
 Marsal
 47150 Monflanquin"

Claude PONS



N°65 Buttage du maïs - Reconstitution d'un attelage au joug long et timon droit.
 Haut-Agenais - Entre-deux-guerres (XXème siècle).

LE NOM DE LA HERSE

Depuis la fin de la dernière guerre mondiale, une vingtaine de chercheurs du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) font des enquêtes sur le vocabulaire des différentes langues régionales de France. Les résultats de ces enquêtes sont consignés, par régions, dans des ouvrages appelés "atlas linguistiques régionaux". Parmi les centaines de questions posées, il en est une que nous allons plus spécialement étudier ici, à savoir : "Comment appelez-vous une herse localement ?" (1).

Quand on regroupe toutes les réponses à cette question sur une seule carte de France, nous obtenons d'abord deux groupes de mots bien distincts :

- Un ensemble de mots venant du latin **hirpecem** (voulant dire "herse") qui a donné selon les régions herche, harse, horche, hirche, etc, et le mot français "herse". Ils se trouvent tous dans la moitié nord de la France (sur la carte, on les trouve dans les zones vierges au-dessus de la ligne qui coupe la France en deux) ;
- Une multitude d'autres termes qui ne viennent pas du latin **hirpecem**, et qui sont regroupés en deux régions principales : dans les pays de langue d'oc et dans l'ouest (la Bretagne, le sud de la Basse Normandie et les pays de Loire).

Autrement dit, il existe en France plus d'une vingtaine de mots, tous d'origine différente, pour désigner une herse. S'agit-il partout du même instrument ? C'est à cette question que nous allons essayer de répondre.

SEMER DESSOUS OU SEMER DESSUS

Si on racontait, par exemple, à un agriculteur du Cotentin que, il n'y a pas si longtemps, ses compatriotes de l'Avranchin ne recouvraient pas leurs semis de céréales avec une herse mais avec une charrue, il serait sûrement très étonné, lui qui parle encore de sa herse avec admiration, si bien équilibrée qu'elle se crâolait (serpentait) toute seule derrière le cheval qui la tirait.

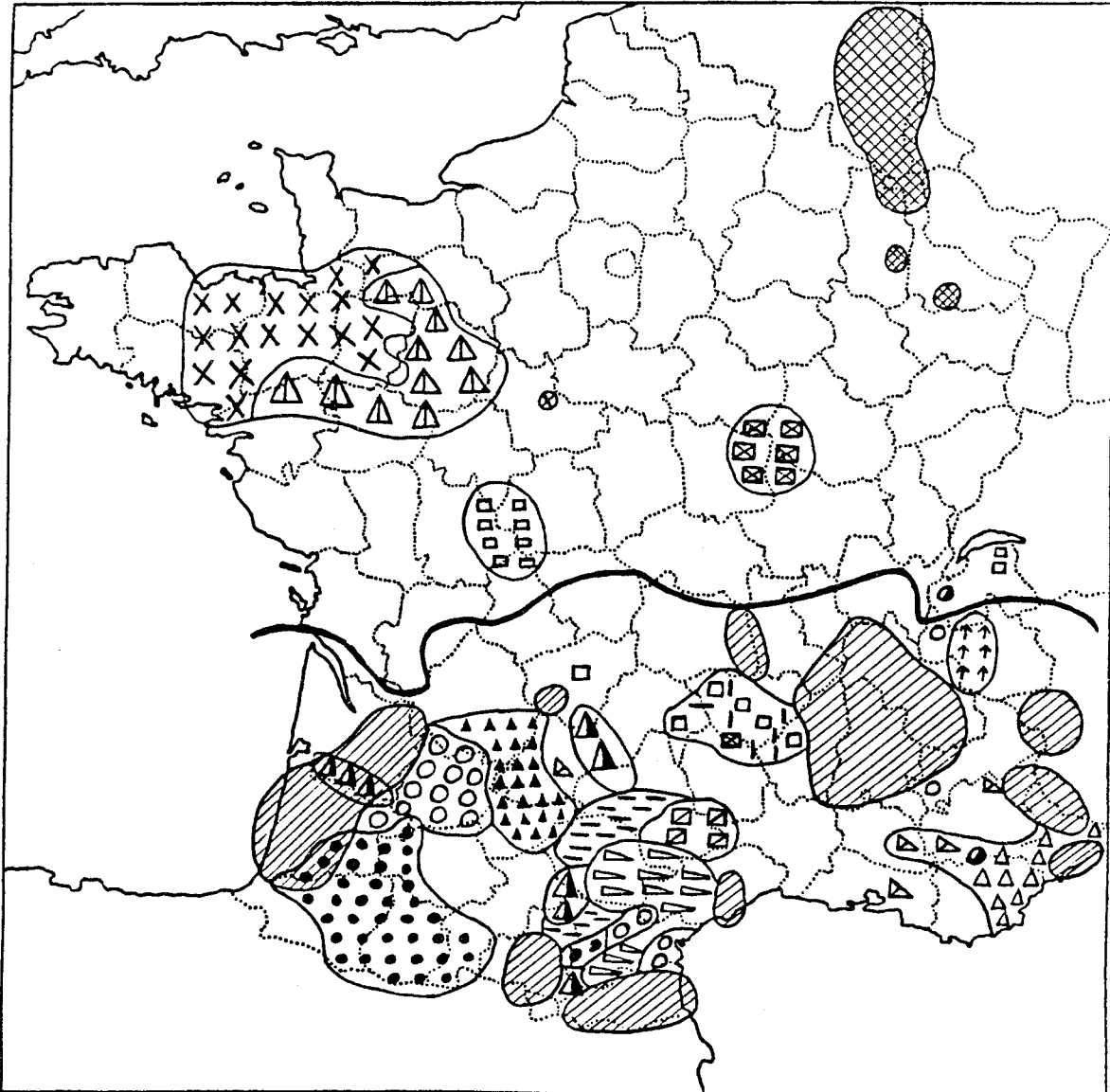
Il ne voit pas bien comment on pourrait faire autrement que de labourer, semer et recouvrir les semences avec une herse, comme le faisaient déjà au XI^{ème} siècle ses ancêtres représentés sur la Tapisserie de Bayeux. Non, il ne comprend pas.

Pourtant l'enchaînement des trois opérations nécessaires aux semailles des céréales, tel qu'il est mentionné ici pour le Cotentin, n'était pas, autrefois, majoritairement répandu en France.

Ce qui est la norme, historiquement parlant, c'est de semmer sous raies (on dit aussi semmer dessous), c'est-à-dire de recouvrir les semences avec une charrue ou un araire. Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, et parfois bien après, il en fut ainsi au sud d'une ligne Saint-Malo/Bayeux/Genève. La herse n'intervenait pas, dans cette portion du territoire, dans le recouvrement des semis (semmer dessus). Mais alors, une autre question se pose : si la herse est cependant connue dans cette moitié sud de la France, à quoi servait-elle ?

(1) Cette question n'a pas encore été posée dans le Pays Basque, la Bretagne bretonnante, la Flandre, la Moselle et l'Alsace.

PRINCIPAUX NOMS DE LA HERSE



○: grapin, grip
●: rascle
⊙: griffe, griffon
⊗: gratte, grattouère

□: traîneau, traîne
⊠: ravala
⊞: rateau, rataule
⊗: chable, diable

△: resegaire
⊠: férouesse, fertoué
▲: cascaire
⊠: estressa, estorrissador

▽: rósse
∇: aplanaire
∩: engramaire
∪: escarras
↑: epena
⊕: irpe

⊘: mots venant de hirpicare (arpège, erp, erpet, erpol, erpl, etc...)

—: ligne au-dessous de laquelle le territoire d'oc n'a pas de mots particuliers pour désigner la herse (zones vierges). Au Nord de cette ligne, les zones vierges représentent les mots herche, harse, horse, etc.

N.B. Cette carte n'a pas pris en compte les mots du Pays Basque, de la Bretagne bretonnante, de la Flandre, de la Moselle, ni de l'Alsace.

Source : Atlas linguistiques régionaux (éditions du CNRS).

LA HERSE DANS LE LABOUR EN SILLONS

Nous sommes allés interroger J.C. BOUVIER, professeur de dialectologie (étude des langues régionales) à l'université de Provence, pour lui demander ce que lui inspiraient les différents noms de la herse en France :

J.C.B.- Le regroupement de tous ces noms fournis par les atlas linguistiques régionaux permet de dégager trois grandes zones :

Tout d'abord, plusieurs régions, à la périphérie du territoire d'oc semblent avoir connu la herse depuis très longtemps, si l'on en juge par les mots qui la désignent (arpège, arpèia, erp, etc.). Ils viennent tous en effet du même verbe latin *hirpicare* qui signifie "herser". Il s'agit là des restes d'une couche primaire homogène (zone 1).

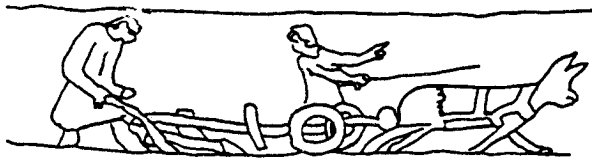
Ensuite, on remarque sur la carte que presque la moitié du territoire utilise, pour désigner la herse, une forme lexicale adaptée du français "herse" : *erso* ou *ersa*, etc. Il s'agit d'un phénomène de francisation des parlars locaux, plus ou moins récent. La forme francisée a fait disparaître la forme autochtone qui était probablement *àrpège* ou *arpi* (zone 2).

ZONE 1	PRINCIPAUX NOMS DE LA HERSE (1)	ORIGINE DES MOTS (2)
- Le département des Landes et le Sud-Est de la Gironde - La région de Béziers (Hérault)	arpège	tous ces mots viennent du même verbe latin <i>hirpicare</i> qui signifie "herser"
- La région de Brive-la-Gaillarde (Corrèze)	arpèze	
- Les Monts du Forez (Puy de Dôme)	èrp, èrpe	
- Le Dauphiné (moins les Hautes-Alpes) et la moitié est du Vivarais (Ardèche)	arpi, arpèia, èrpià	
- Le long de la frontière italienne et dans la région niçoise	èrpi	
- Le Roussillon (Pyrénées-Orientales)	èrpoi	
- L'ancien comté de Foix (Ariège)	èrpet, èrpe	

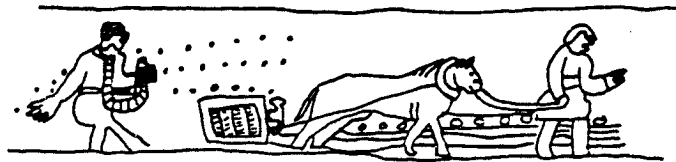
Source : (1) Atlas linguistiques régionaux ; (2) J.C. BOUVIER.

ZONE 2	
- Le nord du département de la Gironde - La région de Toulouse et d'Auch - L'Auvergne, le Limousin et le Nord du Rouergue (Aveyron) - Une partie de la Provence (des Bouches-du-Rhône aux Hautes-Alpes) - Une partie du Languedoc (le Gard, la Lozère et l'Est de l'Aude)	Dans ces régions, aucun terme particulier ne désigne l'instrument, si ce n'est des mots venus récemment du français "herse".

Source : Atlas linguistiques régionaux.

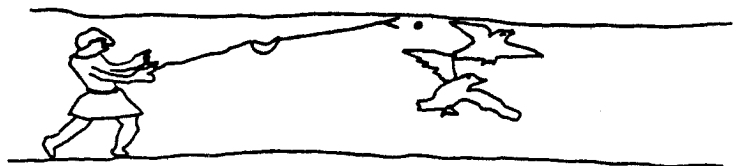


(a)
on laboure



(b)
on sème

(c)
on recouvre les semences
avec une herse



(d)
on chasse les oiseaux

1 - Scène de labour typique de la moitié nord de la France
Tapisserie de Bayeux (XIème siècle)

Enfin, aussi bien dans les Pays de langue d'oc que dans l'Ouest, certaines régions ont à leur disposition une multitude de termes différents pour désigner la herse (zone 3). Il existe donc bien dans cette zone 3 un instrument qui ressemble peut-être à une herse, mais qui ne sert pas à recouvrir les semences. A quoi servait-il ? C'est plutôt à vous de me le dire.

ZONE 3	PRINCIPAUX NOMS DE LA HERSE (1)	ORIGINE DES MOTS (2)
- Le Sud des Landes	heris	de l'occitan her (fer)
- Le Béarn (Pyrénées-Atlantiques), la Bigorre (Hautes-Pyrénées) et l'Ouest du Gers	rascle arrascle	du latin populaire rasciare (racler)
- Le sud de la Gironde, le Cantal (à l'Ouest et au sud d'Aurillac et tout autour de St-Flour) et dans le Lauragais (Haute-Garonne)	estressa estorjuse estarrissador estorradura	du latin populaire ex-terra (briser les mottes de terre)
- Le Lot-et-Garonne et l'est de l'Aude	grip	du germanique gripjan (griffe)
	grapin	du germanique krapja (croc)
- Le Tarn-et-Garonne, l'Ouest du Lot et le Sud de la Dordogne	cascaire	du latin populaire casticare (secouer, frapper)
- Le sud du Rouergue et le Ségalis (Aveyron)	escarras	du latin populaire esquadrare (carder la laine)
- Autour de Millau (Aveyron)	rabala	de l'occitan ravala (abaisser)
- Au nord de l'Aveyron	démoussif	de l'occitan motassar (démotter)
- L'est de l'Aude et du Tarn et l'ouest de l'Hérault	rôsse	du latin rustum (ronce)
- La Haute-Loire	engramaire eigramajador	du latin gramma (chiendent)
	traîne	du latin populaire tragnare (tirer)
- L'est du Var et le sud des Alpes-Maritimes	resegaire	de l'occitan resegar (résulver)
- L'Ouest du département de la Savoie	epena	de l'occitan epina (buisson)
- L'Orne, la Sarthe et le nord de la Mayenne, de la Loire-Atlantique et du Maine-et-Loire	frousse férouesse fertoué	du français froisser dans le sens de labourer sans ensemercer
- Le sud de la Manche, le sud-ouest du Calvados, l'ouest de l'Orne, le Nord de l'Ille-et-Vilaine et de la Mayenne, le centre des Côtes du Nord et du Morbihan	diable	mot qui désigne toutes sortes d'instruments à poignées ou mancherons en forme de cornes
	chable, cable	de diable
- Le sud-est de l'Indre	traîneau	du français traîne
- La région de Saulieu en Bourgogne	rateule	du français rateau

Source : (1) Atlas linguistiques régionaux ; (2) J.C. BOUVIER.

Pour l'Ouest, nous savons que, non seulement on sème dessous, mais aussi qu'on laboure en sillons (on dit aussi en billons). Un sillon est à l'origine une largeur de quatre raies de labour. Mais nous possédons pour l'instant très peu de descriptions précises de la confection de ce labour très particulier comme celle faite en 1843 pour la région d'Angers et de Segré dans le Maine-et-Loire (1). On y voit en effet qu'il faut passer alternativement trois fois la charrue et la herse pour faire un sillon, avant de pouvoir semer et recouvrir les semences à la charrue. Dans ce type de labour, la herse intervient AVANT les semailles et non après. Sinon elle détruirait le sillon (2). Il en va de même dans l'Orne où l'on se sert d'une lourde herse, parfois avec deux mancherons, appelée de multiples manières (diable, chable, frousse, fertoué, pignon, etc.) comme dans le Maine-et-Loire. Nous avons demandé à J.C. BOUVIER s'il y avait un rapport entre cette fonction particulière de la herse dans ces régions et ses dénominations particulières elles aussi :

J.C.B. - Sûrement. Cette intervention de la herse AVANT les semailles explique que, dans l'Ouest, la herse ne peut plus s'appeler la herse, car ce mot, et ses cousins de langue d'oïl (herche, harse, etc.), ne peut d'abord s'appliquer qu'à un instrument qui sert à recouvrir les semences, à l'opposé d'un terme comme par exemple frousse qui doit être rapproché de froissis dans le sens de "terre labourée et hersée avant d'être enssemencée".

- (1) LECLERC-THOUIN. L'agriculture de l'Ouest de la France, étudiée plus spécialement dans le département de Maine-et-Loire. Paris, Editions Mme Vve BOUCHARD-HUZARD, 1843.
- (2) Quand on sème dessus, il arrive parfois qu'on herse aussi le labour avant de semer pour casser les mottes. Cette opération s'appelle alors débrisi (Manche) ou rebriser (Haute-Saône).

A QUOI SERVAIENT LES "HERSES" DES PAYS D'OC ?

En ce qui concerne les Pays d'oc, nous avons vu qu'une moitié du domaine connaît des mots qui réfèrent à des instruments de formes très variées qui ressemblent à des herses, mais qui n'en sont pas toutes à proprement parler (1).

Par exemple l'engramaire de la Haute-Loire qui a des sortes de lames à la place des dents ou l'arrasclé des Pyrénées-Atlantiques et le heris des Hautes-Pyrénées qui possèdent une grande poignée ou des mancherons à l'arrière, sans parler de l'étrange erso (ou cascaire ?) du Tarn-et-Garonne qui n'est fait que d'un seul montant de près de 3 mètres de long sur lequel sont boulonnées vingt neuf dents (ou lames ?) en fer. Nous avons voulu savoir ce que signifiaient ces mots et si leur sens, une fois dévoilé, ne nous aiderait pas à mieux comprendre à quoi servaient ces instruments :

J.C.B.- Dans la zone 3, ce qui est sur, c'est qu'aucun des mots ne renvoie à une quelconque idée de recouvrir des semences. Il font tous référence à d'autres actions que nous pouvons ranger en trois catégories :

Premièrement, plusieurs termes expriment l'action de traîner, comme bien sûr traîneau, trine, et rateule, mais aussi rabala et aplanaire ;

Un second groupe de mots renvoie à l'action de gratter, arracher, désherber, labourer peu profondément, comme rasclé, grapin, grip ou gramaire qui signifie "le nettoyeur de chiendent" ;

Enfin, un dernier ensemble de termes exprime l'action de briser les mottes de terre, comme estressa, cascaire,

resegaire (émotter en suivant la charrue), rosse qui fait allusion à un passage de buisson de ronces sur le champ, tout comme epena, ou encore escarras qui nous renvoie à une grosse carde de fer pour travailler la laine. Nous avons déjà parlé de férouesse pour l'Ouest qui se rattache aussi à cette troisième catégorie.

Comme vous pouvez le constater, il n'y a rien là, à l'origine, qui renvoie précisément à l'action de recouvrir des semences. Mais je ne peux vous en dire plus.

APPEL AUX LECTEURS

Nous non plus, car nous ignorons pour l'instant à quoi pouvaient servir ces instruments. Servaient-ils à régénérer les prairies ? Ou à préparer un labour à l'araire en sol gazonné ? Nous ne pouvons que faire des hypothèses. Il va de soi que nous engageons vivement nos lecteurs à nous fournir le moindre renseignement à ce sujet. Mais avant de quitter J.C. BOUVIER, nous lui avons posé une dernière question : que signifie le mot irpe que l'on rencontre dans la Meuse, en Meurthe-et-Moselle et en Wallonie ?

J.C.B.- Ce mot nous pose problème, car il est tout à fait inattendu en zone d'oïl. Vient-il lui aussi de hirpicare ? Nous ne pouvons l'affirmer. Mais peut-être y a-t-il quelqu'un parmi vos lecteurs qui pourrait, sur ce point également, éclairer notre lanterne en nous expliquant par exemple à quoi servait cet instrument autrefois.

J.-P. BOURDON
Avril 1987

(1) Dans l'autre moitié du territoire, comme par exemple en Provence, il semble que la herse était très peu connue avant le XIX^{ème} siècle. Voir : J.N. MARCHANDIAU. Outillage agricole de la Provence d'autrefois. La Calade, Edisud, 1984, p. 62.

RENSEIGNEMENTS CONCERNANT LES AUTEURS

J.P. BOURDON travaille depuis douze ans dans le département Economie et Sociologie rurales de l'Institut National de la Recherche Agronomique (station de RUNGIS). Il est l'auteur de plusieurs études sur l'histoire des agents du machinisme agricole et sur ceux de l'agro-alimentaire. Il entreprend en ce moment une étude sur l'histoire des fromages en Normandie, en collaboration avec le Conservatoire des techniques fromagères traditionnelles de Normandie.

I.N.R.A. - BP 333 - 3, rue du Caducée - 94153 RUNGIS CEDEX.

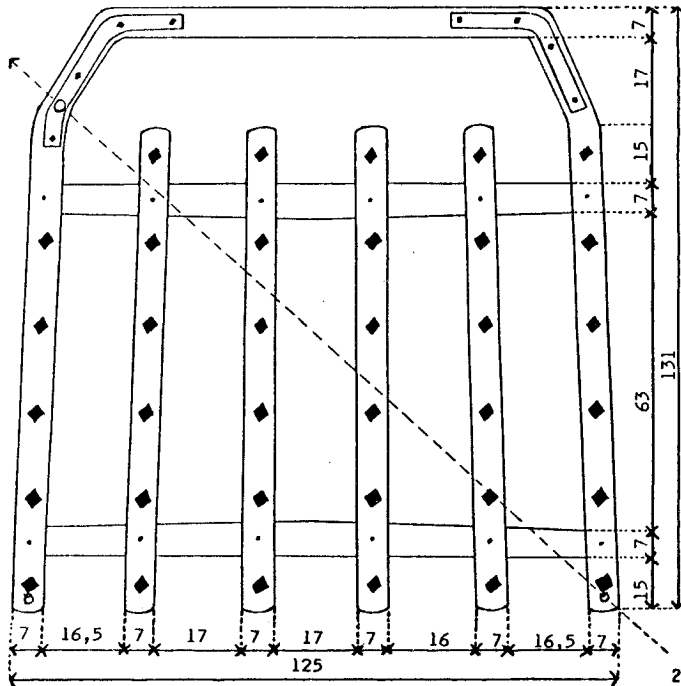
J.C. BOUVIER, professeur de langue et culture d'oc à l'Université de Provence (centre d'Aix), est l'auteur, avec C. MARTEL de l'atlas linguistique et ethnographique de Provence. Il est également chargé de conférences à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris, où il anime un cours de géographie linguistique sur le vocabulaire de toutes les langues régionales qui sont d'origine latine.

Université de Provence - 29, avenue Robert Schumann - 13621 - AIX-EN-PROVENCE CEDEX 1.

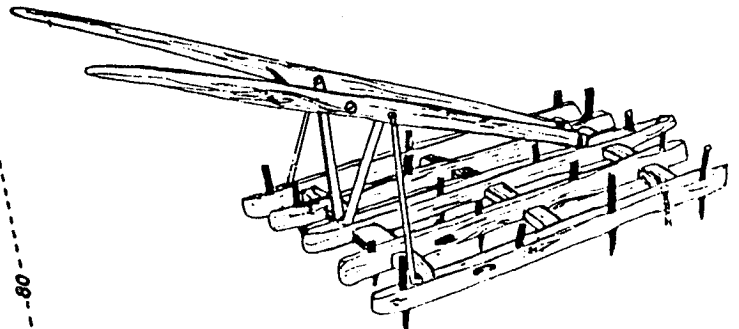
LES ATLAS LINGUISTIQUES REGIONAUX

Pour réaliser ces atlas, il est procédé de la manière suivante : on interroge des personnes, dans toute une région, de manière à ce qu'aucune d'entre-elles ne soit éloignée de plus d'une vingtaine de kilomètres d'une autre. A chaque endroit, il est posé les mêmes questions (de deux à trois milles environ). Toutes les réponses, pour une même question, sont reportées sur une carte de la région enquêtée. Ces cartes, reliées dans de grands ouvrages, sont publiées par le CNRS (15, quai Anatole France - 75700 Paris).

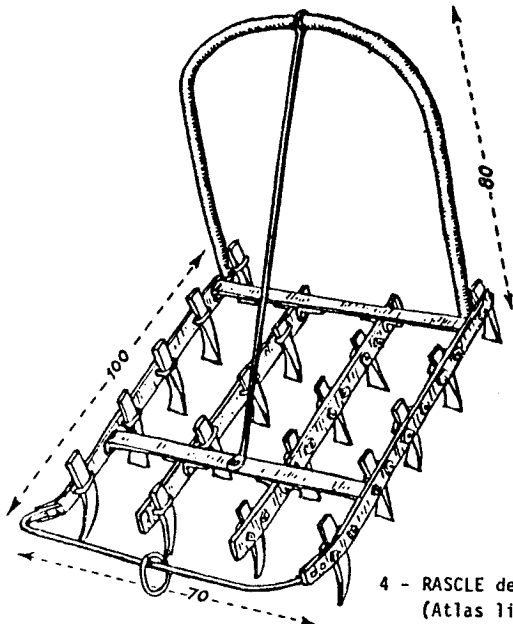
La plupart des questions posées concernant le vocabulaire agricole, ces atlas sont une source irremplaçable pour la connaissance des agricultures anciennes. C'est la première fois ici, à notre connaissance, qu'une exploitation systématique d'un mot a été faite conjointement par un historien des techniques agricoles et un spécialiste des langues régionales. Il est à souhaiter que ce dialogue se reproduise plus souvent à l'avenir pour faire parler d'autres mots de notre patrimoine linguistique.



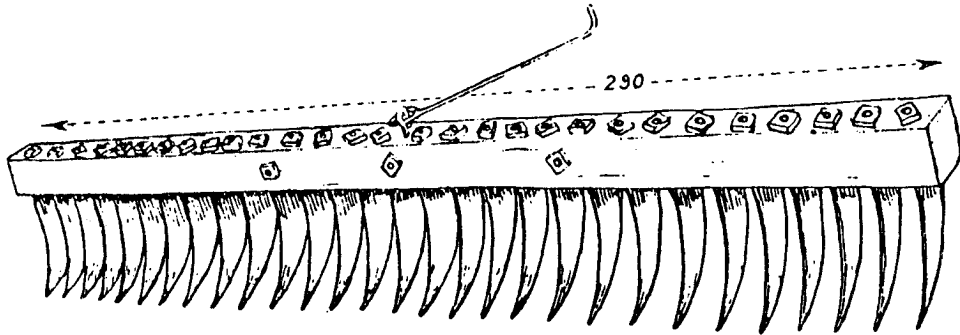
2 - HERCHE du Cotentin
faite en 1957 à Portbail (Manche)



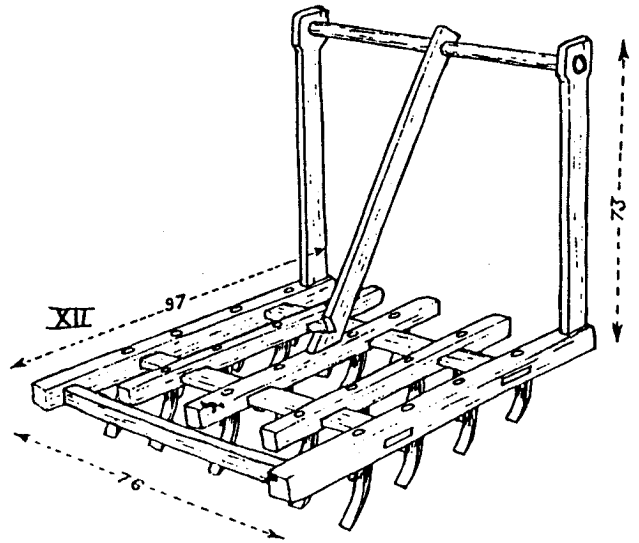
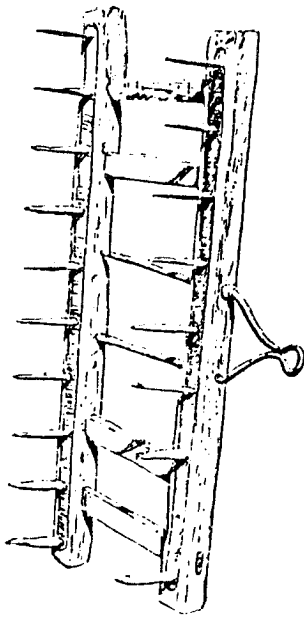
3 - FERUESSE (ou PIGNON)
de Hesloup dans le sud de l'Orne
(Atlas linguistique normand)



4 - RASCLE de Labastide - Clairence (Pyrénées-Atlantiques)
(Atlas linguistique de la Gascogne)

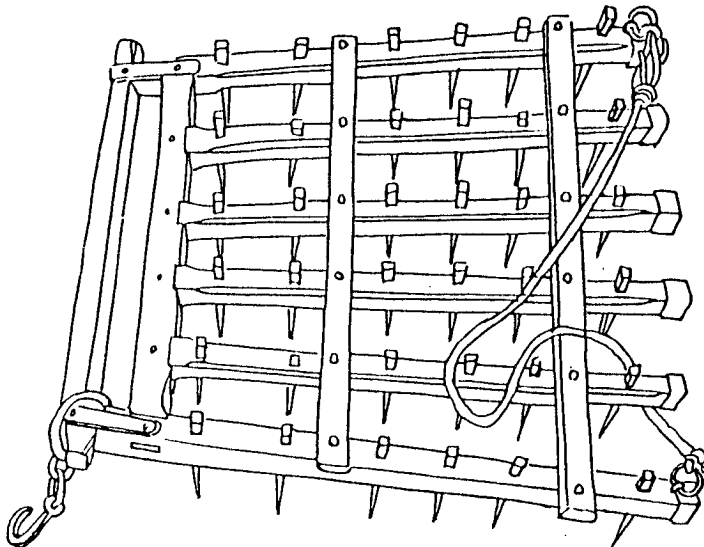


5 - ERSO (ou CASCAIRE ?) de Beaumont-de-Lomagne
dans le Tarn-et-Garonne (Atlas linguistique de la Gascogne)



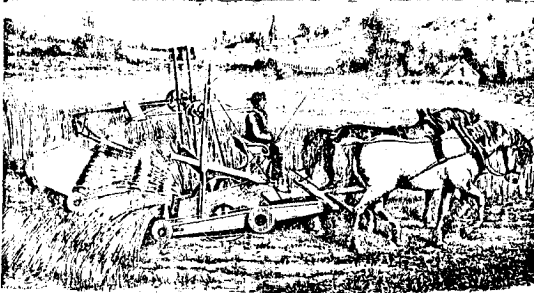
7 - HERIS à pointes en fer d'Arrens (Hautes-Pyrénées)
(Atlas linguistique de la Gascogne)

6 - ENGRAMAIRE à dents en bois en forme de lame
de la Haute-Loire (Atlas linguistique du Massif Central)



8 - HERCHE de Fougerolles en Haute-Saône
(Atlas linguistique de la Franche-Comté)

Annales d'histoire



des enseignements agricoles

Comité de Rédaction

BOULET Michel - INRAP
 CHARMASSON Thérèse - Service d'Histoire de l'Éducation - INRP
 CHARTIER Daniel - Centre National Pédagogique - UNMFREO
 CHOSSON Jean-François - INPSA
 HUBSCHER Ronald - Université de Picardie-Amiens
 LEBLANC Edgar - Ministère de l'Agriculture - SFRD - Rouen
 LE POTTIER Jean - Archives départementales du Tarn
 MAURIN Yvette - Université Paul-Valéry - Montpellier
 RICHEFORT Isabelle - Mission des Archives - Ministère de l'Agriculture
 RINAUDO Yves - Université d'Avignon
 SIGAUT François - Centre de Recherches historiques - EHESS
 SOUYRIS Angèle - Institut de formation pédagogique de l'enseignement agricole privé - Angers

Les Annales d'histoire des enseignements agricoles sont publiées par l'INRAP avec la collaboration du Service d'histoire de l'éducation de l'INRP - 29 rue d'Ulm - 75230 Paris Cedex 05.

Rédaction - Diffusion : INRAP - 2 rue des Champs Prévois - 21100 Dijon ☎ 80.66.41.23

Frappe et Maquette : Marie Annick FERNANDES

N°1

Table des matières

	Page
Présentation du Colloque - Présentation du numéro	3
Un point de vue d'ethno-historien par François SIGAUT	5
Controverses et avatars historiques par Michel CEPEDE	15
Les fermes-écoles : esquisse de quelques hypothèses de travail par Edgar LEBLANC	23
1848 : les fermes-écoles, premier essai d'un enseignement populaire agricole par Yves RINAUDO	33
L'enseignement agricole et horticole dans les écoles normales et les écoles primaires 1838-1879 par Thérèse CHARMASSON	45
Trente ans au service de l'agriculture : l'École Nationale d'Agriculture de Montpellier (1871-1900) par Yvette MAURIN	59
L'évolution de l'enseignement agricole en France et en Allemagne (1850-1914) par Thierry NADAU	69
L'enseignement agricole entre l'Etat, l'Eglise et les organisations professionnelles agricoles par Michel BOULET	85
L'éducation morale des ruraux « Tu seras agriculteur... » par Rémy PONTON	95
De l'agriculture à l'agronomie par Jean Régis BONNEVIALE et M. SEBILLOTTE	103
Les manuels d'enseignement agricoles témoins de l'évolution des disciplines scolaires par Jean Régis BONNEVIALE	115
Le film agricole : une nouvelle pédagogie (1923-1938) par Ronald HUBSCHER	121
Presse agricole locale et formation permanente des agriculteurs par Chantal ASPE	133
Reproduction de documents anciens	143
Notes et informations diverses	147

..... L J V R E S L J V R E S L J V R E S

TOPALOV Anne-Marie - Le Pouvoir de dire, les Bas-Alpins par eux-mêmes. Edisud, Aix-en-Provence, 1985, 110 p.

TOPALOV Anne-Marie - La vie des Bas-Alpins à travers leur cuisine de 1850 à nos jours. Edisud, Aix-en-Provence, 1986, 166 p.

Ces deux livres sortis chez le même éditeur à un an d'intervalle méritent d'être lus et compris ensemble car ils se complètent fort bien.

Le premier est l'histoire que tout ethnologue vit une ou plusieurs fois dans sa vie, celle de la découverte des lieux et des gens chez lesquels il a décidé de s'installer pour entreprendre une recherche. Cette expérience "de terrain" (entre 1977 et 1981) sert de prétexte à A.-M. Topalov pour raconter en partie son intégration dans le petit village de Courbons au-dessus de Digne, à 900 m d'altitude, mais aussi pour retranscrire la perception qu'ont les gens d'eux-mêmes et de cette "étrangère" qui passe du stade "du dehors" à celui "d'étrangère du dedans". Ce livre allègrement écrit, où l'intérêt ne faiblit pas, est parfois désopilant, émouvant ou grave, en nous révélant les dessous souvent tristes ou scandaleux d'une société somme toute banale, celle d'une petite communauté bas-alpine. Car pour l'auteur, aucune confusion n'est possible entre Provençaux, Bas-Alpins et Alpains. Son hypothèse, qui deviendra une certitude dans son deuxième ouvrage, est que la zone géographique, climatique considérée correspond à une culture nettement différenciée, à des comportements, des habitudes sociales spécifiques.

L'ouvrage s'ouvre malheureusement sur un chapitre de justifications morales et intellectuelles comme beaucoup de chercheurs en sciences sociales croient souvent en avoir besoin en ces temps où ils sont si souvent accusés, suspectés et dénigrés. Nous pensons que le public qui ouvrira ce livre par intérêt pour cette région n'a que faire de ces explications savantes, de ces allusions à des auteurs qu'il ne connaît pas et qui ne sont pas donnés en référence. Il en va de même en ce qui concerne "l'observatoire de milieu" du docteur Leroy, élucubration savante qui n'a que faire ici, même en annexe. Ces observations restrictives étant, la lecture de ce récit est d'une fraîcheur, d'une naïveté même, souvent désarmante. A.-M. Topalov s'y livre avec la même désinvolture qu'elle met à parler des dessous secrets et des opinions intimes de cette petite société. Par exemple, les curés qui ont femmes et enfants et ceux qui "comme les Arabes" se débrouillent entre eux (au plan sexuel bien entendu) ; les accidents de chasse qui seraient autant de règlements de comptes au sein de certaines familles pour accélérer la transmission du patrimoine foncier. Et paraît-il que tout le monde fait semblant de croire à ces accidents, mêmes les gendarmes !

.... L J V R E S L J V R E S L J V R E S

La technique du récit dont use l'auteur rend le rythme particulièrement vivant, car les dialogues entièrement retransmis sur le vif alternent avec le témoignage de l'écrivain. C'est la raison du sous-titre : "Les Bas-Alpins par eux-mêmes". Ainsi défilent les histoires du Rolland, du Jeannot, du pauvre fils de la Monique, les réflexions du pépé, de la mémé, avec partout en filigrane la sensibilité et l'affectivité de celle qui écrit ou transcrit. En vérité ce petit livre est un hommage affectueux à tous les amis, voire les complices de Courbons, en même temps qu'un témoignage et une défense de ce terroir, défense peut-être d'arrière garde mais qui a le mérite de faire parler un peu de cette France profonde trop souvent silencieuse.

Après les annexes en fin d'ouvrage sont présentées une série de coupures de journaux datant de l'époque où Madame Topalov défrayait la chronique régionale en faisant des conférences à l'école de Courbons, ce qui ne manquait pas d'inquiéter l'évêque du diocèse, les officiers des renseignements généraux et le préfet de Digne.

Le deuxième livre sur "la vie des Bas-Alpins à travers leur cuisine de 1850 à nos jours" représente une partie de la thèse de 3e cycle d'A.-M. Topalov (sur le porc en Haute-Provence), augmentée d'une étude historique et socio-économique sur les Alpes du Sud "zone de montagne de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur" qui comprend une partie du Vaucluse et du Var, une grande partie des Alpes-Maritimes et des Alpes de Haute-Provence, et la totalité des Hautes-Alpes, soit 18 000 km² et 250 000 habitants.

C'est un ensemble riche et dense, en général bien documenté, qui offre une vision assez complète des problèmes alimentaires régionaux et qui a pris pour option de fournir des détails précis sur les techniques, préparations, recettes, menus, les rapports entre l'espace cultivé, l'espace sauvage, entre l'alimentation et la structure sociale, et enfin l'alimentation comme dynamique sociale.

Les amateurs de recettes campagnardes (viandes, boissons, sucreries) et des produits de cueillettes pourront se réjouir à la lecture des chapitres 2 et 3 (pp. 27 à 79), les géographes nutritionnistes et économistes seront plus sensibles au chapitre 1, sur les apports nutritionnels de base, et les ethnologues férus de symbolisme et d'analyse structurale guigneront sur la deuxième partie du livre royalement intitulée "symbolique alimentaire" : chap. 5, alimentation et structure sociale, chap. 6, alimentation et dynamique sociale.

Dans l'introduction, A.-M. Topalov annonce ses orientations de recherches et ses hypothèses : "... le système alimentaire d'un groupe social donné, à une période ou un moment déterminé de son histoire, peut jouer le rôle de révélateur de la dynamique et de la structure sociale", remarque qu'elle reconnaît avoir déjà relevée chez d'autres auteurs.

..... L J V R E S L J V R E S L J V R E S

Quelques lignes plus loin elle écrit : "A l'heure actuelle, quelques minorités ethniques réfugiées ou immigrées en France par exemple... se distinguent par un "système" alimentaire, élément structurant de leur organisation sociale". Et enfin "... car l'homme ne consomme pas seulement des nutriments mais aussi, et en même temps, des signes sociaux". Il me semble que le coeur des problèmes tourne autour de ces quelques remarques qui engagent très loin la recherche.

L'auteur a-t-il gagné son pari en nous présentant une bonne démonstration méthodologique à propos des Bas-Alpins ? Notre réponse sera nuancée. L'apport de ce livre est très nettement positif. La pénurie et la misère des paysans jusqu'au début du XXème siècle y sont bien décrites. Mais il reste encore un long chemin à parcourir en anthropologie de l'alimentation pour que les ethnologues arrivent à dominer complètement le domaine extrêmement divers, complexe et fugace de l'alimentation, de la biologie, de la diététique à l'agriculture et l'écologie, de l'économie domestique à l'économie mondiale, de l'histoire des sociétés à celle des idées et des symboles, des structures de parenté à l'organisation politique.

C'est encore l'observation quotidienne des rituels et de la qualité des repas, des calendriers annuels, de la valeur pondérale des aliments qui demeure le domaine le plus tangible, le moins contestable de l'ethnologue. C'est la raison pour laquelle nous dirons que Mme Topalov nous a beaucoup appris dans ces domaines, mais nous restons sur notre faim en ce qui concerne les véritables valeurs symboliques de l'aliment et leur ordonnance en système de pensée, si système il y a. En revanche, l'auteur remarque bien que lorsque les valeurs symboliques des aliments sont détruites et que ceux-ci deviennent des objets marchands quelconques, cette dévalorisation semble aller de pair avec la destruction des petits groupes sociaux et la perte des références morales qui justifiaient les codes de conduites et les respects mutuels. Mais ce problème n'est pas une spécificité des Bas-Alpins, il est actuellement mondial, et les résultats de toute cette évolution se situent dans un avenir que personne aujourd'hui ne peut prétendre définir.

L'auteur constate que les échanges blé-farine-pain fonctionnaient très bien jusqu'en 1940 et qu'en 1934, à Châteauneuf-Val-François, des paysans payaient encore leurs impôts en poids de blé, que ces échanges étaient soutenus par les préfets locaux contre les décrets du Ministère des Finances. Mais, pour comprendre quelles sont les véritables raisons du recul de la paysannerie, du monde rural et de ses valeurs morales, symboliques, il faut replacer une observation régionale dans l'ensemble national, lui-même compris dans un système mondial. Pour donner à la France une

..... L J V R E S L J V R E S L J V R E S

dimension internationale, permettre aux petites exploitations de s'adapter aux nouvelles techniques, de survivre et de prospérer, le Front Populaire créé en 1936 l'Office National Interprofessionnel du Blé (O.N.I.B.). Cet organisme va peu à peu profondément transformer la France rurale et permettre au pays de se situer parmi les premiers grands producteurs de blé. Parallèlement à ces transformations structurelles dans la production et après une deuxième guerre mondiale très destructrice, un produit miracle s'installe sur le marché mondial et la technologie : le pétrole. Le sac de blé n'est plus la référence des échanges, c'est désormais le baril de pétrole. Tous les symboles de Demeter, déesse nourricière des hommes, de l'hostie pain sacré, corps du Christ, etc..., basculent devant la puissance immédiate des pétro-dollars. C'est le règne et le triomphe de la technique et du rendement, des gains rapides et colossaux. L'Europe verte a pour mission de faire mourir des millions de petites exploitations agricoles afin d'élever celles qui demeurent, au rang d'une compétitivité internationale. Alors, la fricasse des Bas-Alpins ne pèse pas plus dans cet océan qu'une graine de pissenlit poussée par le souffle de Demeter.

Au laminoir de l'économie et de la technologie mondiales, comment peuvent répondre les producteurs et ruraux français pour sauvegarder encore un peu leur bonheur de vivre ensemble au pays et de manger des choses "bonnes à penser" ? Voilà une question à laquelle il est difficile de répondre pour le moment.

Reprenant l'hypothèse déjà avancée dans le précédent ouvrage, A.-M. Topalov affirme ici l'originalité de la culture culinaire des Bas-Alpins, son adéquation avec les limites géographiques, climatiques de la région. Cette affirmation mérite sérieusement d'être discutée. Une récente réunion internationale à Nancy les 24-27 septembre 1987 sur le thème "Cuisines, régimes alimentaires et espaces régionaux", vient d'infirmier cette tendance. Nous ne pouvons pas ici juger des torts ou raisons de Mme Topalov (elle a malgré tout beaucoup d'arguments pour soutenir son hypothèse), nous aurions souhaité qu'elle puisse se livrer sur quelques points à des parallèles inter-régionaux, voire à l'échelle européenne. Par exemple, à propos des soupes d'herbes sauvages, l'ouvrage fondamental de Maurizio "Histoire de l'alimentation végétale" aurait pu fournir de nombreux points de comparaisons.

Au sujet des fêtes locales, Van Gennep souvent cité, donne de multiples exemples de fêtes semblables en France et ailleurs, tel la fête des bouffets appelée aussi ailleurs fête des "souffle à cul". Le sacrifice du porc a été étudié dans de nombreuses régions françaises et l'on peut désormais en relever les points communs dans les rituels concernant ce domaine. Or, aucun des travaux récents, de D. Chevallier à Cl. Fabre (pour ne prendre que ces deux noms), ne sont cités. La bibliographie en fin d'ouvra-

..... L J V R E S L J V R E S L J V R E S

ge est très réduite (20 références de livres) alors que nous savons combien l'auteur a lu et recherché tout ce qui intéresse l'anthropologie de l'alimentation.

En fin d'ouvrage, un certain nombre d'annexes fort intéressantes enrichissent la documentation sur la région : conséquence de la déficience en iode dans l'alimentation, liste des moulins en activité en 1851, 1924, 1933, 1937 avec leur capacité de production, les métiers au XIX^{ème} siècle, les faïences de Moustiers, le calendrier des foires, le rythme du dépeuplement de 1800 à 1968.

Au total, et malgré ces remarques, "La vie des Bas-Alpins à travers leur cuisine de 1850 à nos jours" est un document riche, bien construit et qui pourra servir de tremplin à d'autres recherches et surtout à des analyses comparatives nécessaires à une bonne compréhension des systèmes.

M. GAST

*Laboratoire d'Anthropologie et de
Préhistoire des Pays de la
Méditerranée Occidentale*

5, Av. Pasteur 13100 Aix-en-Provence

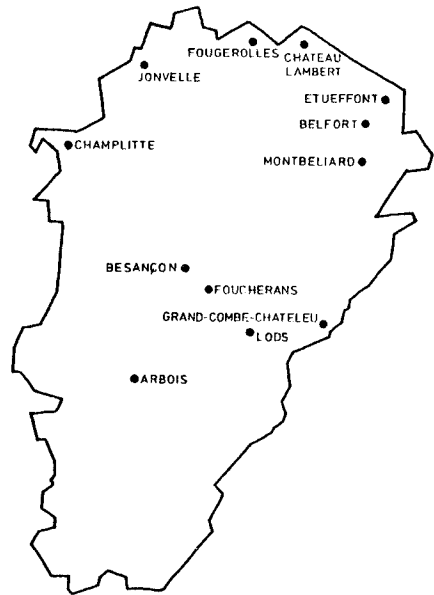
TRAVAUX AGRICOLES EN FRANCHE-COMTÉ

Catalogue raisonné de collections
d'instruments de labour attelés

par Noël BARBE

avec la collaboration de Claude Royer et Pierre Bougin

LOCALISATION DES COLLECTIONS
PUBLIQUES D'INSTRUMENTS DE LABOUR
ATTELÉS EN FRANCHE-COMTÉ



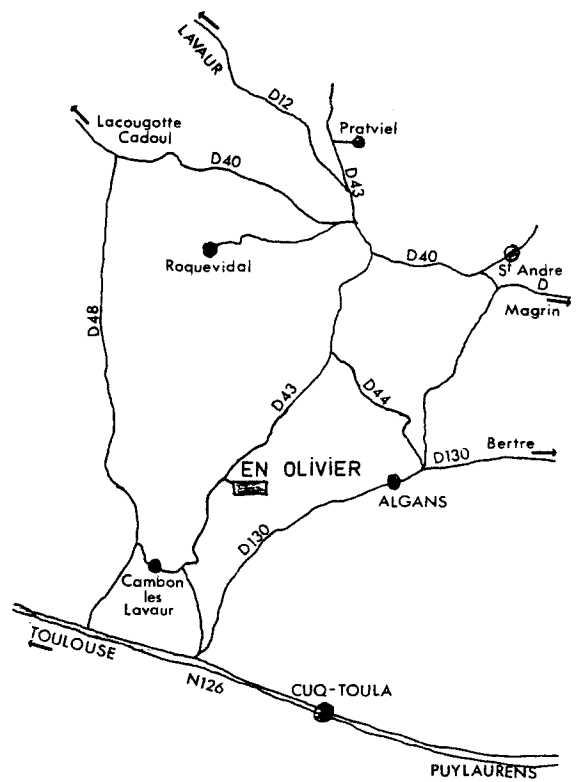
MUSÉE DE "NOSTRA TERRA OCCITANA" D'OUTILS ET DE MACHINES AGRICOLAS D'ANTAN

C'est l'histoire de l'occitanie qui se révèle aux visiteurs, par ces outils, machines agricoles, des artisans, et des paysans d'antan.

Toutes ces choses vous pouvez les voir au musée d'En Olivier "NOSTRA TERRA OCCITANA" qui se trouve sur la commune d'Algans.

Le mercredi après-midi et le dimanche, sur rendez-vous.

Téléphone : (63) 75-72-93
après 20 heures





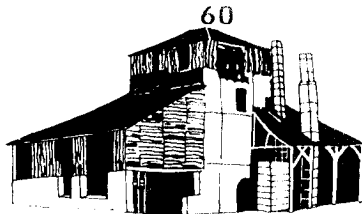
ADAS. Section Locale. Commission Généalogie
Responsables : Odette Thierry & Robert Delorme. Tél. 30 83 30 00

Les vieux métiers de l'agriculture

La Commission Généalogie de l'ADAS a organisé les 8, 9 et 10 octobre 1987 au Centre INRA de Versailles - une exposition sur les vieux métiers de l'agriculture - Voici le compte rendu de visite de J.-P. BOURDON :

- **Thèmes traités :** les métiers liés à l'agriculture et non l'agriculture :
 - Quelques ouvrages contemporains sur l'outil et les vieux métiers (mais aucun document de l'INRA !!) ; quelques scènes "d'hier" (doc., photos) ; la batteuse et les batteries (doc.) ; le travail aux champs (doc.) (plus ici, dans un coin, une faux armée) ; le berger (photos) ; le forgeron (photos) ; le charron (outils, photos) ; le bourrelier (outils) ; le menuisier (outils) ; le tonnelier (photos) ; ruches de diverses régions (ayant comme titre Bures-sur-Yvette) ; joug, tamis, houe, rayonneur (1 ex. de chaque) ; documents sur La Minière autrefois ; le travail du sucre (photos, doc., ouvrages et objets : fourches à betteraves, pincettes à sucre candy, hachettes à pain de sucre) ; cinq panneaux (au centre) sur l'évolution de l'agriculture conçus par Philippe Ledieu et Piero Grasso du Conservatoire du Machinisme et des Pratiques Agricoles de Chartres ; cinq panneaux faits par les deux responsables de l'expo sur le thème : la majorité de nos ancêtres sont des ruraux. On y trouve donc les arbres généalogiques des deux organisateurs, avec le métier de tous leurs ancêtres, une liste des patronymes qui ont une origine rurale, comme les LEFEVRE, FABRE, FAURE qui viennent tous de FABER (tirée d'un ouvrage de Dauzat) ; et enfin, deux vidéos : l'une sur les championnats de labour en 1956 et l'autre sur "Pays-paysans-paysages" faite par J.-P. Deffontaines de l'INRA en 1986 (15 minutes).
- La plupart des documents et des objets de cette expo ayant été prêtés par le musée de Chartres (Eure-et-Loir) ou celui de Ste Gauburge (Orne), elle ne circulera pas. Seul un livret photographique-souvenir est prévu.
- **Origine de l'expo :** deux membres de la Station phyto-pharmacie faisaient de la généalogie depuis de longues années. L'année dernière, ils proposent aux membres de l'ADAS de Versailles de créer une section généalogie au sein du CNRA. Quarante personnes se montrent intéressées, dont 15 sont encore actives. L'année dernière, les deux organisateurs de ce club ont déjà monté une expo sur le thème de la généalogie (et avec un franc succès). Cette année l'idée leur est venue de monter celle que nous avons vue pour deux raisons, disent-ils : montrer l'intérêt de la généalogie et faire le lien avec l'objet des études du CNRA, l'agriculture.
- **Origine professionnelle des membres du cercle généalogie :** un peu de tout, me disent les organisateurs. La généalogie rassemble aujourd'hui des gens de tous bords; ça c'est démocratisé. Bref, je n'en saurai pas plus.
- Je me présente en tant qu'AFMA qu'ils ne connaissent pas. Je leur livre le paquet de bulletins et leur propose de nous relater, eux-mêmes, leur démarche.

COURRIER EXPO LABOURS



ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE DE LA FORGE DE SAVIGNAC-LÉDRIER

- Adresser la correspondance à :

N/Ref: MLL

Le 3 avril 1986,

Objet: Exposition AFMA

à J.P. CHABERT

Monsieur,

Suite à notre conversation téléphonique, je vous confirme notre souhait de présenter dans le courant de l'été 86 l'exposition "LABOURS D'ICI et D'AILLEURS" pour inaugurer notre antenne agricole.

Notre activité s'est surtout portée jusqu'à présent sur la restauration et l'animation de la Forge de Savignac-Lédrier où nous présentons les différents aspects techniques et sociaux de la sidérurgie au charbon de bois. Toutefois cette activité industrielle doit être remise dans la perspective de la société rurale et nous souhaitons trouver un site où l'on puisse présenter les activités agricoles, l'évolution des techniques, l'évolution des modes de vie de la société rurale.

L'opportunité nous en est donnée par la municipalité de ST Martial, dans le canton voisin de Savignac-Lédrier. Cette commune a acquis, d'anciens fours à chaux, sur un grand terrain comportant un hangard et une habitation, le site se prête tout à fait à une exposition de matériel agricole, et permet d'articuler une présentation d'activités industrielles et d'activités agricoles. Nous tenons beaucoup à l'inaugurer dès cet été avec une exposition de qualité.

Un collectionneur de la région peut mettre à notre disposition du matériel et des machines agricoles, et vos présentations nous permettraient d'assurer la partie didactique de l'exposition.

Les dates de cette manifestation ne sont pas arrêtées et dépendront des disponibilités de votre exposition. L'idéal serait 3 à 5 semaines entre la dernière semaine de Juillet et la mi-Août.

Dans l'attente d'une confirmation de votre part, je vous prie d'agréer mes cordiales salutations.

La responsable administrative,
Marie-Laure LAMY.

CENTRE ETHNOLOGIQUE DU PATRIMOINE INDUSTRIEL
AGRICOLE ET ARTISANAL DE DORDOGNE

LABOURS D'ICI ET D'AILLEURS

L'EXPOSITION que nous vous proposons est composée de divers éléments:

Panneaux proposés par l' Association Française des Musées d'Agriculture (A F M A), conçus et réalisés par une équipe de scientifiques de l' Institut National de la Recherche agronomique (I N R A) ;

Photos d'une grande exploitation agricole moderne à Biras en Dordogne au début du siècle. Centrée sur la production céréalière et viticole , à la pointe du progrès pour ses techniques de labour et de vigneronnage, elle fut représentée à l'Exposition Universelle de 1900 par son propriétaire G. DETHAN. Photos communiquées par Mme VIGIE, apparentée à la famille DETHAN.

Collection d'outillage agricole :

Faucilles fabriquées par deux taillandiers de St Martial d'Albarède, MAZIN et VALADE. Araire, charrue Dombasle, charrue à mancheron réversible, brabant, un modèle réduit de brabant, type "Bajac", entièrement forgé, chef d'oeuvre d'un maître compagnon du Puy de Lanouaille, Elie BERNARDIE. Enfin, l'évolution des socs et des versoirs, du soc en bois simplement armé d'un bout de fer jusqu'au soc entièrement fonte, puis fer ;

Machines agricoles du début du siècle :

Tracteur "Chaperon" (Puteaux, 1915). Premier tracteur commercialisé en France. Tracteur vigneron ;

Javeleuse "Mc Cormick" (Toronto, vers 1895).

Semoir "Boissavit" (Lanouaille, vers 1895). L'entreprise BOISSAVIT était spécialisée au début du siècle dans la fabrication de locomobiles à vapeur.

La plupart des pièces proviennent de la collection de M. A. ARNAUD, artisan mécanicien à Jumilhac . Le semoir et le brabant miniature de celle de M. BERNARDIE, entrepreneur en machines agricoles à Savignac-Lédrier.

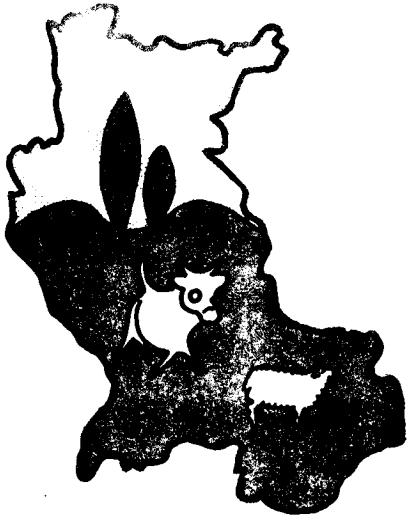
Cette EXPOSITION est accueillie dans la maison attenante aux fours à chaux de St Martial d'Albarède, aimablement mise à disposition par la municipalité de la commune.

Elle a été organisée par le C E P I A A, organisme récemment créé, fédérant plusieurs associations et partenaires pour la mise en valeur du patrimoine industriel, artisanal et agricole de Dordogne.

LYCÉE AGRICOLE DÉPARTEMENTAL DE ROANNE-CHERVÉ

PERREUX - B.P. 67 - 42120 LE COTEAU (Loire)

Tél. 77.68.48.00



L'Ingénieur en Chef d'Agronomie, Directeur du Lycée
à

Monsieur J.P. CHABERT

INRA

Passage Tenaille

PARIS

N/Réf. : AF/VP

Perreux, le 15 Mai 1986

V/Réf. :

Objet :

Dossier suivi par : M. FEMENIAS

Cher Monsieur,

Comme nous en avons convenu, je vous fais parvenir sous ce pli une courte note résumant l'utilisation que nous avons faite de l'exposition "Labours d'ici et d'ailleurs" lors des manifestations du Trentième anniversaire de notre Etablissement. Je reste, bien sûr, à votre disposition pour tout renseignement complémentaire que vous ne pourriez retrouver dans ce document.

Permettez-moi de vous remercier chaleureusement pour ce prêt, qui a donné plus de résultats que nous ne pouvions l'imaginer ; l'intérêt éveillé chez bon nombre de nos visiteurs, et les utilisations pédagogiques qui en ont été faites, m'amènent à penser que nous serons amenés à renouveler dans les mois à venir notre demande de prêt.

J'espère enfin que le SERNAM ne vous causera plus les désagréments que vous connaissez en ce moment.

Veuillez agréer, Cher Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Le Directeur,

Y. GALLOIS

NOTE SUCCINCTE SUR L'UTILISATION DE L'EXPOSITION

"Labours d'ici et d'ailleurs"

I. CONDITIONS DE SON UTILISATION

11. Dates d'exposition au public

- Les colis ont été reçus par transporteur EXPRESS, aux frais du Lycée de ROANNE, le 23 Avril 1986.
- Ouverture au public : du Samedi 26 Avril 1986 au Lundi 28 Avril 1986 dans le cadre des expositions organisées pour le trentième anniversaire des Etablissements de Chervé (voir plus loin).
- Les colis ont été remis au S.E.R.N.A.M. le Mardi 29 Avril 1986 à 17 H 30.

12. Intégration dans une exposition de matériel ancien

Dans deux salles de cours et un garage adjacent de 150 m² ont été rassemblés divers matériels anciens prêtés par des agriculteurs voisins et par le musée ALICE TAVERNE ; deux thèmes principaux, l'un sur le travail du sol et l'autre sur les soins à la vigne, servaient de guides pour les deux salles ; le garage accueillait les matériels les plus volumineux.

a) L'inventaire (incomplet) des matériels est le suivant :

- 1ère salle :
 - 8 araires de modèles différents
 - 4 charrues (modèles 0, 00 et N°2)
 - 1 charrue tourne-oreille
 - 1 brabant
 - 2 brabants en fer
 - des picches, bêches ferrées, crocs...divers
 - trois herbes différentes
 - des faux à moissonner, faucilles, semoir à main
 - des jougs, colliers de cheval, et harnachements divers...
- 2ème salle :
 - 4 charrues vigneronnes
 - 4 outils à dents (cultivateur, sarclouses...)
 - 1 pressoir à vis
 - diverses pioches et houes vigneronnes
 - 4 "Françoises" pour découper les marcs de pressage
 - des hottes, appareils de pulvérisation, robinets de cuves...
 - colliers et harnachements...
- Garage :
 - 1 moissonneuse-lieuse
 - 1 faucheuse à traction animale
 - 1 ratelleuse
 - 1 faneuse (à fourchettes)
 - 1 rouleau lisse

- 1 rouleau cannelé
- Couloirs : timons à boeufs et palonniers divers ; décoration florale par le L.E.P.A. de MONTRAVEL.
- Extérieurs : 1 brabant défonceur (labours de près de 50 cm)
1 charrue défonceuse (labours de près de 100 cm)
1 charrette à cheval
2 tracteurs (1950)...

b) Des panneaux d'information ont été réalisés et ont été mêlés aux panneaux de l'exposition de l'A.F.M.A..

Les termes suivants ont été utilisés :

- araires, charrues et outils récents (6 panneaux)
- proverbes liés au labour (1 panneau)
- approche agronomique du labour (4 panneaux)
- divers panneaux (musée national A.T.P., titre de l'exposition...etc...)

Les panneaux étaient placés sur des tables, derrière les outils exposés, soit à une distance de 1,00 m à 1,20 m du visiteur.

13. Intégration dans une exposition sur l'aide au Tiers-Monde

Le gymnase du Lycée a été utilisé pour diverses expositions (horticulture et paysagisme, agro-alimentaire, tribune officielle, C.D.I....) dont l'une présentait les filières de formation du Lycée en mettant en évidence la section "Technicien Supérieur" : << Agent de Développement Rural des Régions Chaudes >> destinée aux étudiants de nationalité étrangère. Au verso des panneaux étaient placés ceux de l'A.F.M.A. portant sur l'outillage au Pérou, Chili, et zone Sahélienne (6 panneaux) aux fins de sensibilisation aux particularités culturelles des zones non tempérées d'Europe.

Deux panneaux du C.E.I.P.A.L., O.N.G. de paysans Rhône-Alpins de collaboration avec des paysans d'Afrique, avaient pu prendre place à proximité au titre des relations que le Lycée entretient avec cet organisme.

II. INTERET MANIFESTE PAR LE PUBLIC

La visite officielle du Samedi (300 à 500 personnes) et celle du public le Dimanche (2 500 à 3 000 personnes) représentent un succès certain.

Attiré au premier regard par les charrues et autres objets volumineux, le visiteur moyen a très souvent exprimé sa curiosité (qu'est-ce que c'est ?, comment cela fonctionne-t-il ?...Cela sert-il encore ?...). L'apposition des panneaux d'information s'est avérée utile ainsi à chaque fois que la relation directe entre l'outil et le texte était facile.

D'autres visiteurs, beaucoup plus minoritaires, ont débuté leur investigation par la lecture des panneaux. Leur nombre a pu en décourager certains, surtout que la foule gênait la concentration nécessaire à cette étude. Aussi les panneaux présentant des illustrations (photographiques ou sous forme de schémas) ont-ils été plus fréquemment parcourus ; il est même des visiteurs qui ont ainsi étudié tous les panneaux sur l'approche agronomique du labour et sa mesure scientifique sans découragement !

Dans le gymnase, l'attention du visiteur était moins sollicitée ; les panneaux de l'A.F.M.A. sur l'outillage dans le Tiers-Monde n'ont donc été parcourus que pour leur "exotisme" et avec peu d'application quant à leur fondement technique.

Enfin, l'exposition de matériel ancien a servi de support à un cours le Lundi matin de 9 H 30 à 12 H 30.

III. CONCLUSIONS

- . Tous les panneaux livrés n'ont pas été exposés ; ont été écartés ceux relatifs :
 - à la reconstruction d'un bâtiment en colombage
 - au C.E.M.A.G.R.E.F.
 - aux catalogues anciens d'outillage
- . Parmi les pièces livrées, le soc à versoir en bois a été exposé, mais pas les deux versoirs en acier, brisés (trop d'explications auraient été nécessaires).
- . Nous attendant à des enregistrements phoniques, nous n'avons pas utilisé les cassettes vidéo ; le magnétoscope était employé au stand du C.D.I.. A ce sujet, nous disposions d'enregistrements destinés à créer une ambiance musicale mêlant musique classique et chants de paysans : l'audition en fut agréable lors de la préparation de l'exposition, mais l'importance de la foule des visiteurs ne nous a pas fait regretter d'y avoir renoncé car cela aurait été inaudible.
- . Les documents de l'A.F.M.A. ont apporté à notre modeste exposition un caractère documentaire très important, que nous n'étions pas en mesure de réunir. Ils ont représenté un couronnement technique très apprécié des organisateurs.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

LYCÉE AGRICOLE MIXTE DE BESANÇON - DANNEMARIE-SUR-CRÊTE

25410 SAINT-VIT

TÉLÉPHONE : (81) 55.11.41

LE 25 mars 1987

N/RÉF. : JPD/MG/

V/RÉF. :

OBJET :

L'INGÉNIEUR EN CHEF D'AGRONOMIE
DIRECTEUR DU LYCÉE AGRICOLE DÉPARTEMENTAL

A

Monsieur CHABERT J.P.

INRA - ESR

6 passage tenaille

DOSSIER SUIVI

PAR :

75014 PARIS

Monsieur,

Comme vous le désiriez, c'est avec plaisir que nous vous faisons parvenir un compte rendu du déroulement de l'exposition et du concours de labours que nous avons organisé le mercredi 19 novembre 1986.

Cette journée s'est divisée en deux parties :

- la première consistait à présenter votre exposition aux élèves du lycée. Pour cela, elle était disposée sur des panneaux mobiles assistés d'un éclairage et les cassettes VHS présentées dans une salle vidéo dans laquelle les professeurs amenaient les élèves. Cette présentation complétait bien le travail demandé par les professeurs de machinisme. D'autre part, du matériel ancien (vieilles charrues) était exposé et même mis en vente ainsi que du matériel neuf et performant généreusement prêté par des concessionnaires et constructeurs.

Les élèves ayant assistés à cette exposition, ont pu bénéficier d'une approche sensible au labour et d'une partie plus technique représentée par le concours.

Nous signalons également que l'exposition circule dans d'autres lycées agricoles de la région.

- La seconde partie de la journée était basée sur le concours de labour que nous avons organisé sur une parcelle du lycée. Ce concours réunissait 12 participants (8 en planche et 4 à plat). Pour la réalisation de ce concours, nous avons des fabricants de machines agricoles, des concessionnaires, des agriculteurs pour le prêt de matériel, le reste de ce dernier étant apporté par les élèves et par le lycée. Le concours était soutenu par le CDJA qui a bien voulu considérer notre lycée comme un canton permettant donc, aux vainqueurs de participer à la finale départementale 1987.

Nous avons également contacté différents organismes agricoles qui nous ont généreusement offert des lots permettant ainsi d'offrir un prix à chaque participant.

Le conseil général du Doubs était représenté par le conseil général du canton. Nous avons même invité monsieur le Ministre de l'Agriculture, et monsieur le Commissaire de la République qui, hélas, ne purent pas être présents à cette manifestation, vu la charge particulièrement lourde de leurs emplois du temps.

Pour l'animation du concours, la société "E.D.F.G.D.F." nous a prêté un "camion-sono", et nous avons également mis en place une buvette, laquelle nous a permis de faire quelques bénéfices afin de régler les frais de location de chapiteau, de piquets (pour le piquetage des parcelles).

Cette journée s'est donc déroulée dans de très bonnes conditions, d'autant plus que le temps était beau malgré la date particulièrement retardée dans la saison.

Cette journée fut organisée par cinq élèves en vue d'une évaluation certificative, c'est-à-dire, comptant dans la note de l'examen du B.T.A. Cela nous fût très instructif, et nous permis de voir les difficultés rencontrées et les attitudes à prendre dans le but de la réalisation d'une telle manifestation.

Mais celle-ci n'aurait jamais eu lieu sans l'aide de toutes les personnes qui nous ont assisté et qui ont bien voulu concourir à l'élaboration de ce projet. C'est pour cela que nous tenons tout particulièrement à vous remercier, monsieur, pour votre généreuse collaboration.

Veillez croire, Monsieur, à nos sincères remerciements et généreuses salutations.

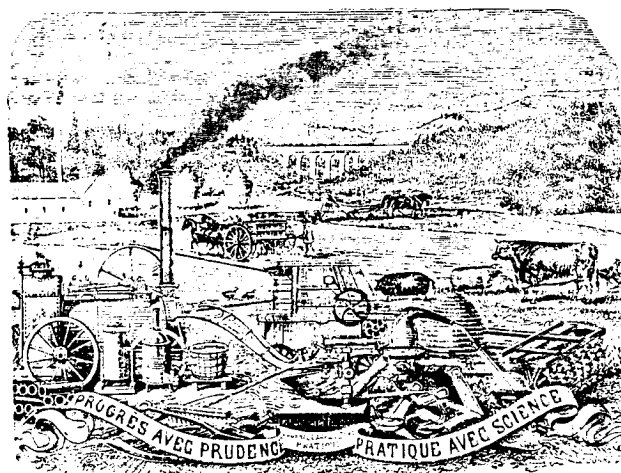
Le Responsable du Projet Labour

F. VARD



DE LA GERBE & AU MOULIN

La mécanisation des travaux agricoles



frontispice des livraisons du "Journal de l'Agriculture pratique" au XIXe siècle.
Le périodique propagea en France les idées nouvelles et les progrès de la mécanisation.

Centre d'Histoire et de Technologies Rurales
UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES